

Mémoire

Où es-tu aujourd'hui, je l'ignore.
Autrefois les vautours volaient
plus haut que Dieu au-dessus de nous.
Je sombre dans la mémoire, tout cela est si loin !
Sur les vieux sommets où le soleil sort de terre, tes
regards d'azur montaient jusqu'aux dernières altitudes.
Une rumeur de légende s'élevait par-dessus les sapins.
Le lac sacré était l'œil souverain.
Au fond de moi jusqu'à ce jour on parle encore de toi.
Des eaux mortes s'écoulaient de mes cils.
Je devrais faire place nette,
oui, je devrais faucher l'herbe là où tu as passé.
Sur mon épaule pèse la faux du négateur
et la dernière tristesse me ceint les reins.

Tout d'abord, tu es et tu dois être charmant. Peut-être pas d'une manière conventionnelle. Il se peut même que tu sois un peu menu, voire un peu chétif, que tu aies déjà dans les traits de ton visage cette marque qui plus tard, quand tu auras pris de l'âge, fera de toi, fatalement, un masque. Mais tes yeux doivent être noirs et brillants, ta bouche un peu charnue, ton visage assez régulier, tes cheveux doivent être courts sur la nuque et derrière les oreilles. Je n'ai, en revanche, aucune difficulté à t'accorder une belle touffe de cheveux, haute, guerrière, et peut-être même un peu excessive et drôle sur le front. Je ne serais pas fâché que tu sois quelque peu sportif, et que tu aies donc les hanches étroites et les jambes solides (quant au sport, je préférerais que tu aimes le football, pour que nous puissions jouer de temps à autre un petit match ensemble). Tout cela (tout ce qui concerne ton corps, cela doit être bien clair) n'a, dans ton cas, aucun objectif pratique et intéressé : c'est une pure exigence esthétique, quelque chose en plus, qui me fait sentir davantage à mon aise. Entendons-nous bien : si tu étais plutôt moche, mais vraiment assez moche, ce serait pareil, pourvu que tu sois sympathique et normalement intelligent et affectueux - ce que tu es en fait. Dans ce cas, il suffit que tes yeux soient rieurs : la même chose, d'ailleurs, si au lieu d'être un Gennariello, tu étais une Concettina.

Pense que l'on se meure
et qu'avant de mourir, tous ont droit
à un peu de joie.
Écoute avec clémence.
Regarde avec admiration les renards,
les buses, le vent, le blé.
Apprend à t'incliner devant un mendiant,
Cultive ta rigueur et lutte
jusqu'à ne plus avoir de souffle.
Ne te le limite pas à flotter,
descend vers le fond
non sans risque de noyade.
Souris à l'humanité
qui se recroqueville sur elle même.
Laisse place aux arbres.

Franco Arminio, «*Cedi la strada agli alberi, Poesie d'amore e di terra*»,
2017.

Soupe au poulet et beignets de semoule de blé

Ingrédients :

2 cuisses de poulet

4 carottes

1 oignon

Persil

1 cube de bouillon goût poulet

150g de semoule de blé

1 oeuf

Sel poivre

Préparation :

Plonger les cuisses de poulet dans 3 litres d'eau. Écumer au fur à mesure la mousse qui se forme sur le dessus.

Rajouter les carottes, l'oignon et le cube. Laisser cuire 20 minutes et vérifier à l'aide d'une fourchette la cuisson des ingrédients. Sortir le tout et réserver à part. Entre temps, préparer la pâte des beignets en incorporant l'oeuf à la semoule. La texture doit être molle et fluide. Ajouter le sel et le poivre. À l'aide d'une cuillère à café préalablement trempée dans l'eau froide, prendre une petite quantité de pâte et la plonger délicatement dans le bouillon frémissant de la soupe. Procéder de cette façon pour le reste de la préparation. Faire bouillir 10 minutes à couvert. Astuce de grand-mère : afin que les beignets soient aérés, les éclabousser avec quelques gouttes d'eau froide. En fin de la cuisson, rajouter le poulet et les carottes coupés en morceaux ainsi que le persil finement haché.

Bon appétit !

JOHNNIE SAYRE

Père, tu ne sauras jamais
le regret qui me prit
de ma désobéissance, quand j'ai senti
la roue impitoyable de la machine
s'enfoncer dans la chair vive de ma jambe.
Comme ils me portaient à la maison de la veuve Morris,
je voyais l'école dans la vallée
que je fuyais régulièrement pour faire un tour sur les trains.
J'implorai Dieu de me laisser vivre assez longtemps
pour demander ton pardon -
et puis tes larmes, tes paroles de réconfort, tes sanglots !
Dans l'apaisement de cette heure-là, j'ai puisé un bonheur infini.
Il était sage de faire ciseler pour moi ces mots :
«Soustrait au mal à venir.»

Edgar Lee Masters, «*Spoon River*», 1916.

La femme doit tout mettre en œuvre pour séduire l'homme ; si l'enchantement ne réussit pas immédiatement, il lui faudra le répéter pendant des mois et des mois (mais toujours un nombre impair de mois) jusqu'à ce que l'homme cède. Le sang cataménial, les poils des aisselles et du pubis, le sang des veines, ont un très grand pouvoir pour attirer un homme et se l'attacher, pour éloigner d'une rivale le mâle désiré. Outre les philtres habituels faits avec du vin, du café, du bouillon ou toute autre boisson contenant des gouttes de sang cataménial, d'autres philtres particuliers sont valables s'ils sont dûment consacrés. A Colobraró on emploie la recette suivante pour fabriquer un puissant philtre amoureux : on entoure d'un lien le petit doigt de sa main droite, on se pique pour en faire sortir trois gouttes de sang, on se coupe une touffe de poils aux aisselles et au pubis, puis avec les poils et le sang on fait une pâte que l'on met à sécher au four ; une petite poudre est de la sorte obtenue que l'on porte à l'église pour la consacrer durant la messe. Au moment de l'élévation, on murmure :

*Sang du Christ
démon, attache à moi celui-ci
Il faut qu'à moi tu te lies
pour qu'il ne puisse m'oublier*

Tomates séchées à l'huile d'olive

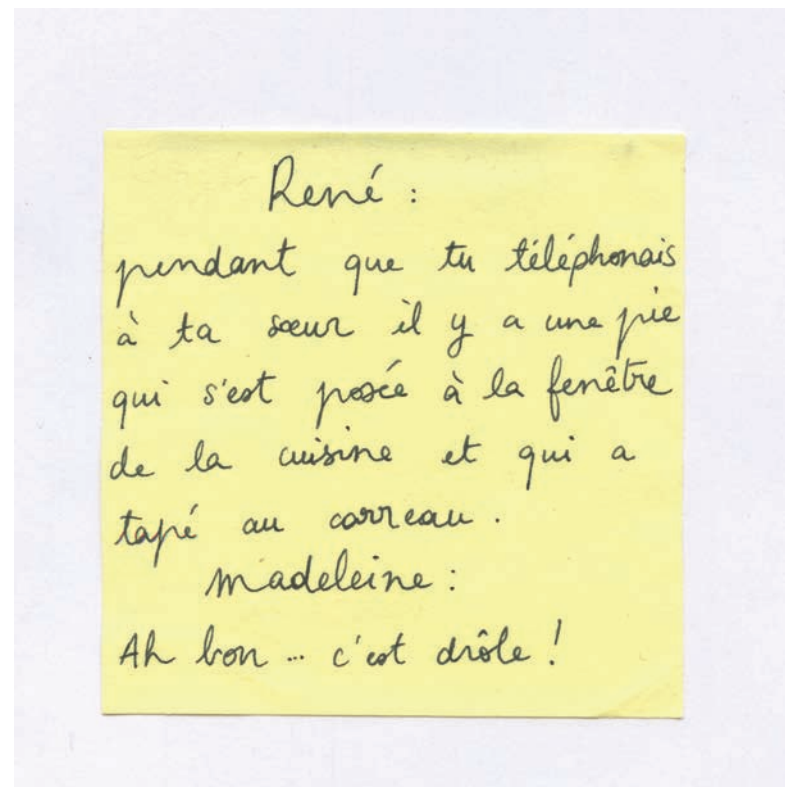
Couper les tomates en deux, les saupoudrer de sel et les laisser sécher au soleil 3/4 jours (la nuit, ne pas oublier de les rentrer au sec). Une fois sèches, faire tremper les tomates dans du vinaigre de vin blanc afin de retirer le sel, bien rincer et laisser sécher. Mixer les tomates préalablement taillées en morceaux, ajouter l'huile petit à petit en restant attentif à la consistance, le persil, le poivre et l'ail. Une fois la préparation prête, ajouter les câpres. Remplir le tout dans un bocal et couvrir d'huile avant de le refermer, afin de mieux le conserver.

Recette de Pinuccio Sinisi, Bari, août 2019.

Les pierres abandonnées aux eaux

Les pierres abandonnées aux eaux
sont parfois sans espoir
tout comme je n'espère pas en ton amour.
Elles sont derrière chaque pensée
et infectent les eaux.
Hélas, quelle chance a le poisson
qui échappe à la bouche de la lune
et se brise contre ton beau visage
anxieux de mourir.

Alda Merini, «*Aforismi e magia*», 1999.



Dans ma chambre, chez mes grands-parents, région parisienne.

C'est Madeleine qui m'a appris à regarder.

L'été, Madeleine m'emmène à la campagne, la maison est un moulin où elle a grandi.



Le Moulin d'Argendeix, dans la Creuse.
La rivière et une vache.

Je patauge¹ dans la rivière, et je tire une barque bleue.
Parfois c'est Madeleine qui tire la barque bleue dans laquelle je me laisse porter.
La rivière passe dans le jardin et au fond de celui-ci, de l'autre côté, de grands arbres. Derrière ceux-ci, la Roseille remonte, je n'ai pas le droit d'aller au delà, je n'ai jamais su ce qu'il y avait après cette limite fictive que les adultes imposent aux enfants « pour leur bien ».
Madeleine connaît le nom de tous les cailloux, de toutes les fleurs, de tous les arbres. Là-bas, la cachette du héron.

Elle me demande de tendre les bras, bien droits.
Je n'ai plus le droit de bouger, seulement respirer et je commence à sentir la chaleur du soleil brûler ma peau. Mes efforts sont récompensés quand une première libellule vient se poser sur mon bras. Se sentant invitées, c'est une danse qui commence, elles se posent, repartent, jusqu'à ce que je perde patience et baisse les bras, les faisant fuir.

Dans ses affaires, j'ai retrouvé des notes écrites de Madeleine :

*Sarah se plaît également en Creuse, elle y a vécu ses vacances scolaires.
Quand elle était petite nous pataugions toutes les deux dans la rivière, derrière la maison, et assises sur les pierres, les vairons & petits poissons très communs dans les ruisseaux de France) lui mordillaient les pieds, les libellules se posaient délicatement sur ses épaules.
« Viens Mamy là-bas, au loin dans notre île imaginaire » disait-elle.
Que de merveilleux souvenirs pour moi.*

¹ Je patauge, jusqu'à aujourd'hui encore, je suis persuadée que ce terme, appris très tôt pour désigner l'activité principale de l'après-midi, fut décisif dans la construction de mon récit personnel. Je chéris ce mot, je sens qu'il m'accompagne quand je doute et que grâce à l'effort qu'il suscite je trouve un peu de ce que je cherche. *Patauger* dans le Larousse, piétiner sur un terrain détrempé, y marcher avec peine.

À peine arrivée au Moulin de Madeleine, pendant que mes grands-parents s'affairent à des tâches dont je ne peux visiblement pas m'occuper, j'ai reçu la lourde responsabilité d'ouvrir les persiennes. Durant l'hiver, des chauves-souris minuscules ont péri et sont restées accrochées aux volets. Avec beaucoup d'enthousiasme, je les enterre. Je trouve une boîte d'allumettes, la remplis de coton et de petites fleurs, et y dépose l'animal. Je creuse un petit trou devant la maison, dans le gravier et y enfonce le cercueil.

En haut du village il y a un étang. Le bruit du vent dans les arbres qui l'entourent me fait peur, je n'y vais jamais seule.

Il arrive que la principale activité du matin soit l'écossage de haricots.

Dans le jardin de la maison existe une porte qui mène chez Madame Porte. Plus exactement, dans le jardin de Madame Porte, devant des poiriers et autres petits buissons. Au sol, des poires sont tombées, j'en ramasse une et repars de mon côté du jardin, tandis que Madeleine discute avec la propriétaire du fruit. Pour mon vol éhonté, je dois faire des excuses à la voisine et rendre mon butin.

J'ai trouvé la poire au sol. Il me semble alors tout naturel de la restituer en la faisant rouler avec mépris aux pieds des femmes qui osent discuter mon droit sur les fruits mûres.

Au dessus de la cabane à outils, le vent qui souffle fait tourner la girouette. Nord Est, Sud Ouest, Nord Ouest, Sud Est.

Je rejoins Madeleine dans le jardin. Elle fait la chasse aux taupes qui envahissent le terrain et qui semblent beaucoup la déranger². Ce jour-là, munie d'une pioche et d'un appât glissé dans le trou, elle me donne la lourde tâche d'attendre patiemment que se présente la taupe. Sans un bruit, sans me mouvoir, la pioche à l'épaule, j'attends donc que l'appât bouge légèrement.

A l'écart du potager, un buisson épineux sur le dessus. Au delà des épines, un trou assez grand pour s'y faufiler, assez spacieux pour y faire une cabane.

Une fois qu'on a fait le tour du village, contourné la mairie, dépassé la ferme principale, il existe une longue descente qui mène au cimetière.

Un pommier est planté sur un terrain en pente, placé sous celui-ci, une vue en plongée sur le champ du voisin, ses jeunes taureaux et sa ferme.

² Dans mon imaginaire d'enfant la taupe est un parasite à qui ma grand-mère déclare la guerre. Elle semblait passer son temps à préparer des pièges.

Sur un côté de la maison, un escalier mène à la pièce où René range les vélos et les livres de la bibliothèque rose qu'il accepte de me confier, un à un, une fois la lecture précédente achevée.

Sur le bureau de René il y a tout ce qu'il faut pour gérer ma société, un minitel, un téléphone et son fil enroulé de deux mètres, des feuilles blanches, des stylos en tous genres, des tiroirs où tout est ordonné par ordre de taille. Pendant des heures je gère des problèmes de la plus haute importance, signe de gros contrats et exige de mes employés une attitude professionnelle irréprochable. Le minitel n'est jamais branché et les conversations téléphoniques avec le bruit de la ligne trop ennuyeuses pour être poursuivies.

Dans le bassin d'eau au milieu de la cour, des milliers d'araignées d'eau s'échappent et se reforment, au rythme de mes lancés de petites pierres.

De la cabane à outils, on extrait de gigantesques échasses en bois. C'est jour de fête.

Devant la maison, des tomettes oranges recouvrent le sol. J'y pose mes pieds nus qui attendent de faire dévier la trajectoire des fourmis qui passent par là. Au même endroit, une grosse bruyère accueille des bourdons.

Au milieu de la cour, une petite bâtisse que l'on appelle «la fourniau», avant on y faisait le pain, le four est toujours là, éteint. En ouvrant la porte, la première chose que l'on découvre c'est un énorme «poisson-hérisson», naturalisé qui trône sur la pièce et accueille chaque visiteur, triste certainement de provoquer la terreur de chacun.

Dans le garage, une voiture 4CV grise dort paisiblement.

Dans une armoire en bois, les vitrines laissent entrevoir de beaux livres reliés et un bocal de formol dans lequel repose, pour l'éternité, une couleuvre.

Terrorisée mais fière de me voir accorder tant de considération, j'accepte d'aider les paysans à changer de champ le troupeau de vaches. On me donne un très grand bâton, que je dois tenir tantôt verticalement, tantôt horizontalement afin de barrer le passage aux animaux et leur indiquer le droit chemin. Je suis tétanisée par ces mammifères gigantesques. Les vaches s'échappent souvent de leurs enclos. Mon coeur s'arrête chaque fois que je me retrouve nez-à-nez avec l'une d'entre elle, dans notre jardin ou le long des routes.

Le long de l'écluse, sous la rive, la cachette des ragondins.

De 8 à 13 ans j'ai vécu au Maroc.

De mon enfance là-bas me reste une petite montagne de souvenirs, entassés les uns sur les autres de manière souvent indistincte. Une légère brume mélancolique recouvre le tout. Durant ces années, j'ai vécu dans une grande résidence d'immeubles, entourée de jardins.

Sur le parking près des poubelles vivent de chats sauvages. Les femelles ont régulièrement des portées et les petits subissent souvent leur destin. Des enfants du voisinage s'amuse à exercer leur cruauté sur les animaux. En rentrant de l'école je remarque qu'un chaton se traîne avec difficulté, il est blessé. Après avoir supplier ma mère de le garder pour la nuit, je lui prépare un coin dans la cuisine et l'y installe. Au réveil je découvre avec grande peine que l'animal est décédé. Je descends dans un des jardins qui entoure la résidence pour choisir un palmier et un parterre de fleurs qui me plaisent. Je creuse un trou et l'y enterre³.

Sur la terrasse, un bougainvillier fuchsia grimpe le long d'une structure en bois.

Le week-end, on part faire des promenades dans la montagne, à la recherche de piscines naturelles cachées entre les roches. On s'arrête déjeuner dans les méandres d'un ancien oued. Au milieu de la végétation, un petit ruisseau au bord duquel nous nous installons. Dans un sac, on a transporté un melon jaune, ovale et odorant. On le place dans l'eau, calé entre deux pierres pour qu'il ne se fasse emporter par le courant. Après avoir déjeuné, nous fermons les yeux un instant et lorsque le moment est venu de goûter le melon, au sortir de notre frigo naturel et improvisé, il est frais.

Une forêt d'eucalyptus centenaires annonce une réserve naturelle où ont élu domicile le temps de la migration, des flamants roses.

³ J'ai oublié le «touché» de la mort. Cela me questionne tout autant que cela me fascine. Je n'ai pas oublié le sentiment de responsabilité que cette mort a provoqué en moi, pourtant, il m'est impossible de me rappeler la sensation que j'ai éprouvé en prenant l'animal entre mes mains. Aujourd'hui, j'aurais mis des gants.

À cheval, on traverse un village où les enfants courent joyeusement à notre hauteur, ils connaissent le nom de l'animal qui me porte.

À l'entrée de chaque parking de la ville, des hommes-parcmètres. La fenêtre s'ouvre sur une main tendue. En musique, les pièces de monnaie y sont reçues.

Ma mère m'envoie souvent acheter du pain dans une épicerie du centre, elle se gare sur le parking et m'y attend. Devant, une femme et son petit garçon mendient. En sortant, le pain dans les bras, j'en coupe la moitié et le tend à l'enfant, à peine plus jeune que moi. L'enfant me sourit. La femme lui arrache des mains le morceau de pain et le jette au sol. Je me suis sentie coupable.

En 1960, la ville a été détruite par un séisme, faisant plus de 15000 morts. Du haut de la montagne Oufella qui surplombe la ville, des pierres mises les unes sur les autres forment un cimetière de cailloux, hommage aux morts ensevelis par la montagne.

Dans une famille qu'on appelle «pieds-noirs» je suis invitée avec d'autres enfants de mon âge pour le goûter.

Je surprends la conversation d'une vieille femme :

Quels fainéants ces marocains, ils sont incapables de travailler correctement!
Je ne suis plus retournée chez eux.

J'emprunte mon premier livre à la bibliothèque de la ville.

Le tour du monde en 80 jours de Jules Verne.

Dans le nord du pays, la région du Moyen-Atlas, de grandes forêts de cèdres hébergent des familles de singes.



Port d'Essaouira

Essaouira possède une beauté particulière, le vent y est si puissant qu'il fait perdre aux âmes qui s'y rendent, toute notion de temps. Il fait perdre l'équilibre, on en devient sourd et fou. Il suffit de rentrer en son ventre pour en être protégé. Les remparts de la vieille ville accueillent et rassurent, ils font recouvrir les sensations perdues, abandonnées au mépris du souffle. Sur le port, les pêcheurs revenus sur la terre ferme étalent leurs filets. Patiemment, ils les démêlent. Les cris des oiseaux attirés par les odeurs de poisson, le cliquetis des mâts des bateaux, les voix des hommes acharnés au labeur. Tous les sens sont brusquement bousculés.

Le samedi c'est jour de courses, au milieu du Souk, un porteur d'eau vêtu de rouge et orné de coupelles en cuivre. Il agite une petite cloche et me sourit. J'évite de passer au fond du Souk, dans la partie où l'on vend des tapis. Je ferme les yeux sur les enfants de mon âge, endormis à terre qui tiennent contre leurs visages un mouchoir imbibé de colle.

Pour la fête des enfants «Achoura», on casse des oeufs, sans se faire prendre, sur la tête du premier venu. Il faut courir vite.

René et Madeleine nous rendent visite. Ils logent au milieu d'un jardin rempli de paons qui, du matin au soir, chantent.

Ma nourrice m'emmène parfois avec elle faire le marché. Ce jour-là, nous devons acheter un poulet. Nous nous avançons dans une ruelle sombre, le marché est à l'extérieur. On croirait être à l'intérieur, tout y est obscurci puisque les vendeurs se fabriquent des «toits» avec des toiles tendues, l'ambiance générale est inquiétante. Une fois qu'on y est enfoncé, il est impossible d'en distinguer la sortie, il faut continuer d'avancer. Derrière nous, les étals semblent se refermer sur notre passage, comme une forêt peu accueillante.

Rahma, s'approche d'un marchand. Des poules se trouvent enfermées dans des cages, à la vue des clients. D'un signe de la main, elle en désigne une au vendeur. D'un geste habile, il ouvre la cage, attrape l'animal par le cou et disparaît dans «l'arrière-boutique».

Au sol, coulent dans le caniveau de l'eau et du sang. Une odeur animale très forte m'enivre, un mélange de plumes d'oiseau, de sang et de viande sèche. Des mouches volent autour de nous, des chats déambulent dans les allées, se faisant chasser violemment par les vendeurs. C'est une danse. Je ne suis pas rassurée, quelque chose me pétrifie.

L'homme revient, il tend un sac en plastique à ma nourrice. Elle paye, nous partons.

Au supermarché, le rayon alcool est à part, fermé par des vitres de verre. Des hommes font la queue à la caisse réservée à cet achat particulier. Ils portent presque tous une casquette et gardent la tête baissée.

Pour Noël, un de mes professeurs se déguise et entre, tout en rouge, dans la cour de l'école à dos de chameau, une besace remplie de faux cadeaux.

Le mercredi après-midi, je sors en cachette avec des garçons. Ils ont le droit d'être dehors, ce sont des garçons. Je grimpe derrière un petit scooter qui zig-zague le long du bord de mer, laissant derrière lui une fumée noire.

Une fois par an l'Aid el Kebir est célébré, c'est le moment de se retrouver en famille, entre voisins, entre amis afin de sacrifier un mouton, ou une chèvre pour les moins aisés. On égorge des moutons sous mes fenêtres, curieuse du spectacle, envahie par l'adrénaline d'assister à un sacrifice, je regarde.

Ma mère ferme les persiennes, le cri de l'animal me va droit au coeur. J'entends le jet d'eau utilisé pour faire couler le sang dans le caniveau.

Ensuite, pendant plusieurs jours seront étendues sur le toit, devant la terrasse de notre appartement, entre les paraboles, les peaux des moutons sacrifiés. Acheminées du bas de l'immeuble vers le toit, des gouttes de sang marquent les marches des escaliers⁴.

J'apprends à reconnaître l'odeur tenace qui émane de la peau d'un animal, je réalise au fil des semaines qui passent que le sang s'imprègne, tâche et marque mon esprit chaque fois que je grimpe les marches menant vers la maison⁵.

⁴ Je vois encore de manière très précise ces auréoles rouges accompagner mon retour. « Il m'a dit : « Donne. » J'y ai donné l'oie. Il l'a tenue par les pattes. Eh bien, il l'a regardée saigner dans la neige. Quand elle a eu saigné un moment, il me l'a rendue. Il m'a dit : « Tiens, la voilà. Et va-t'en. » Et je suis rentrée avec l'oie. Et je me suis dit : « Il veut sans doute que tu la plumes. » Alors, je me suis mise à la plumer. Quand elle a été plumée, j'ai regardé. Il était toujours au même endroit. Planté. Il regardait à ses pieds le sang de l'oie. » Jean Giono, « *Un roi sans divertissement* » 1947, Folio

⁵ Je pense à Barbe Bleue et à la terreur que me procurait ce conte. « Ayant remarqué que la clef du cabinet était tachée de sang, elle l'essuya deux ou trois fois, mais le sang ne s'en allait point ; elle eut beau la laver et même la frotter avec du sablon et avec du grais, il y demeura toujours du sang(...) » Charles Perrault, « *Barbe Bleue* », 1697, Claude Barbin

Des chèvres grimpent dans les arganiers. Pendant des heures elles grignotent méticuleusement les moindres feuilles et petits fruits de l'arbre. Elles posent, se donnent en spectacle.

Peu après l'Aid, les peaux ont séchées. De jeunes hommes s'en affublent, se peignent le visage, accrochent à leurs bras les pâtes des animaux morts. Ils font le tour des quartiers afin de quémander quelques pièces. Tradition faisant office de joyeux carnaval qui au fil des années s'est transformée en véritable cauchemar pour toutes personnes qui croisent leur chemin. Violents, ils n'hésitent pas à racketter toutes et tous. Ils sont terrifiants. À leur approche on peut entendre de loin leurs cris sauvages. On les appelle les « boujloud ». En les voyant arriver devant mon collège, nous nous barricadons à l'intérieur, trop peureux pour en sortir. Pendant de longues minutes il faut attendre, jusqu'à ce que ces monstres, mi-hommes, mi-animaux nous laissent enfin en paix.

Pour faire l'huile d'argan, la tradition veut que les femmes berbères ramassent les petites crottes des chèvres dans lesquelles se trouvent les noyaux du fruit de l'arganier. Une fois nettoyés, ceux-ci sont broyés, on en extrait un liquide qui vaut désormais de l'or.

Devant mon école, un monsieur tient une boutique et vend des CDs de musique. Il me propose régulièrement une sélection et si ça ne me plaît pas, je peux lui retourner les disques. Il me fait découvrir Nirvana.

Je vivais au dessus d'une clinique, de la hauteur de mes fenêtres on voyait l'entrée. Un jour, des femmes s'arrêtent devant les portes. Attirée par le bruit je me place à la fenêtre : mon poste d'observation. Les femmes pleurent. Le son des plaintes et des hurlements ne m'arrivant que de manière indistincte, je m'imagine leurs visages et leur douleur, hantée. Sans doute venues pleurer un mort. A-t-on commandé leur douleur?

Le vendredi est le jour que je préfère, non pas parce qu'arrive le week-end, mais parce qu'à midi, on mange traditionnellement le couscous. J'écrase à la fourchette les carottes et noie la semoule dans une mer de sauce, sous le regard désapprobateur de ma nourrice qui me laisse faire.

Mon chat ramenait souvent des animaux. Ma mère se chargeait de les emporter avant que je ne les vois, j'en entendais seulement parler, je ne les voyais jamais. Un après-midi, il réussit à attraper un pigeon. Ma nourrice l'extirpe des griffes du chat, attrape un sac en plastique et referme la porte de la cuisine sur moi.

Dans le Nord, un étalon noir se fiche pas mal de m'avoir sur le dos. Il n'en fait qu'à sa tête, il cabre.

Le vent s'est levé. Une femme continue à faire cuire le pain au milieu de la montagne, la fumée s'élève du four en terre cuite. De temps à autre elle chante tout en retirant les galettes jaunes, tachetées de noir, gonflées par la chaleur.

Devant la résidence, il faut attendre chaque jour que passe un taxi pour partir à l'école. Il existe à cet endroit, de gros buissons ornés de minuscules fleurs jaunes et oranges qui s'imbriquent parfaitement les unes dans les autres. Je rêve d'en enfiler assez pour me fabriquer un bracelet. Je ne relève jamais le défi, un taxi passe. Je lève la main.

Une fin d'après midi en voiture. Il a fait beau toute la journée, c'est quasiment l'été. Nous roulons, le paysage défile, la mer sur la droite, la montagne sur la gauche. De temps à autres de petits buissons secs le long de la route. Nous traversons le village des bananes, là où les surfeurs ont pris racine. Le soleil a rempli son devoir pour aujourd'hui, il plongera bientôt dans l'eau pour rejoindre l'autre côté de la terre. Nous quittons la nature et rentrons progressivement dans la ville, le ciel au loin semble s'assombrir.

Un immense nuage noir se rapproche de nous à une vitesse anormale. Nous continuons d'avancer vers cette masse, et elle continue d'avancer en notre direction. En une fraction de seconde, un bruit immonde s'abat sur nous : le souffle d'un monstre.

Le nuage noir est une pluie de sauterelles. La circulation ralentie, nous restons abasourdies. Le bruit des klaxons, les lumières des appels de phares, les hurlements de l'extérieur se mêlent au bourdonnement sourd des insectes. Ceux-ci se jettent contre les pare-brises, blessés, ils sautillent douloureusement contre tout ce qu'ils ont heurté. Nous sommes ce qui ralentit leur course, leur passage. Bientôt les sauterelles auront quitté la ville, leur nuage ne semble être qu'une illusion et pourtant une fois le calme revenu, des milliers de cadavres qui se meuvent encore font trace de la brève apocalypse qu'ils ont laissée. En sortant de la voiture on croit marcher sur du verre brisé.

Peut-être avons-nous vécu la fin du monde.

L'été, de retour au Moulin

Je joue dans l'ancienne cour aux cochons, qui est désormais un endroit humide, fait de grosses pierres et qui longe la rivière qui passe dans le jardin. Pour en sortir il faut escalader un gros muret et jouer avec les parois glissantes pour ne pas risquer la chute. Entre les pierres se cachent d'innombrables grenouilles. Grenouilles dont je m'amuse à faire la récolte, les mettant une à une dans un petit seau vert en plastique. Habituellement, je les relâche rapidement, ennuyée de ce jeu sans but. Un jour, affairée à ma récolte, Madeleine m'appelle pour le déjeuner. J'escalade le muret, je cours en direction de la maison et dépose mon butin sur l'herbe devant la porte avant de m'engouffrer joyeusement dans la cuisine. Une fois le déjeuner terminé, le soleil a tourné. Les grenouilles sont toutes mortes, calcinées par le soleil.

Le long des chemins de nos promenades, des fougères, impossibles à arracher au risque de s'entailler les doigts. Entre les hautes herbes, la digitale. Aussi prétentieuse qu'un instrument de musique avec ses énormes cloches violettes. Il m'est formellement interdit de m'en approcher. Je redoute même de les regarder.

Derrière la maison il y a un parterre de fleurs que Madeleine chérit, au milieu, y vit depuis des années, une colonie de fourmis. Chacun ayant fait un accord de paix, rien ne trouble leur tranquillité individuelle. Dans le jardin, chaque chose a son importance, et surtout sa place. Tous les étés je vérifie orgueilleusement que tout est comme je l'avais laissé un an plus tôt, heureuse de découvrir quelques nouvelles pousses. La fourmilière joue un rôle central dans le jardin, elle est l'intermédiaire entre l'artificiel et le réel. Madeleine la tolère et la protège. Un jour, elle vient m'annoncer que dans la nuit, un animal est venu dévorer et saccager la fourmilière.

Parfois, il arrive que Madeleine et René décident de déjeuner dehors, devant la maison, sous le vinaigrier. Le repas tourne vite au cauchemar, je suis terrorisée par les guêpes. René lui, n'a peur de rien. Dès que l'insecte s'approche, il reste stoïque, attrape son couteau, attend que l'animal se pose et, avec une rapidité cruelle, lui assène un coup fatal qui le coupe en deux. Entre l'eau et le vin, la salade et le fromage, des moitiés de corps accompagnent la suite du repas.

Dans l'armoire de la «pièce télé», une robe de chambre en soie rose au motif floral cache un vieux fusil de chasse.

Dans la cuisine, une porte qui donne sur un arrière-jardin, ombragé, protégé par un grand tilleul. De par cette porte entre quelques fois un immense chien noir appartenant au personnage le plus mystérieux du village : celui que l'on nomme souvent mais que l'on ne voit jamais. Lorsqu'il était possible de l'apercevoir c'était toujours de dos, tirant une brouette.

Son chien s'appelle Loulette.

Chaque fois qu'elle apparaît dans le jardin, cherchant quelque chose à manger, j'ai la sensation d'une rencontre avec Le loup.

Le loup des contes d'enfants, celui qui fait peur et qui fascine.

Un jour Loulette n'est plus venue.

Au fond du jardin, la cabane où l'on garde le bois pour la cheminée.

Une famille de lapins y a élu domicile.

D’aussi loin que je me souviene, ma tante et son mari ont toujours eu chez eux tout un tas de taxidermie et de bois de cerfs, accrochés comme des trophées aux murs. Un été, la chasse annuelle a eu lieu, le mari de ma tante en est sorti vainqueur : il a tué le grand cerf.

Une des parties du Moulin sert de petit musée à ma grand-mère, elle y expose les objets du quotidien, utiles jadis à l’activité de son père. Entre la meule à grain et les sacs de toiles on accède à l’étage (qui fut le grenier) par un escalier en bois qui sent toujours très fort le produit lustrant. On y découvre des fenêtres immenses faisant entrer une grosse quantité de lumière. Des objets du quotidien des femmes et des enfants y sont exposés : Des linges, des vêtements, des tabliers, des bas, une table d’écolier, un encrier, une hermine, un landau... Au milieu de la pièce est placé un fauteuil à balancelle en forme d’oeuf, j’y passe mes après-midi. Cet endroit est mon havre de paix.

Cet été-là, heureuse de retrouver mon coin de tranquillité, j’ouvre la porte du Moulin, et y découvre avec horreur, l’effrayant buste de l’animal tué par mon oncle.

Le thorax, la tête et les bois.

La chose mesure au moins deux mètres, elle est accrochée au mur et surplombe toute la pièce, ses yeux, figés, vitreux, semblent me suivre. Pour accéder à l’escalier qui mène au grenier je dois affronter la bête. Je suis scandalisée, autant par l’immonde sacrifice animal, par sa chasse effroyable que par le viol de l’espace d’intimité qui m’était, je le pensais, réservé⁶.

Le long du muret de pierre qui entoure le potager: des fraises des bois. Accroupie, sans un bruit, je les dévore en cachette, j’échappe de peu aux accusations de ma tante, dues à leur disparition.

On dépose d’immenses cagettes remplies de giroles, grosses et jaunes, fraîchement récoltées, sur le gravier devant le Moulin.

Pour le dessert : clafoutis de cerises, elles sont amères.

Dans la grange, les seuls animaux qui sont restés ce sont les hirondelles. Dans les angles elles font leurs nids, chaque été.

Rarement, on m’accorde le privilège de conduire le tracteur qui tond le gazon, il y a deux vitesses : tortue et lièvre. Dès que personne ne regarde, j’augmente la vitesse. Je voudrais tondre au delà des limites du jardin, mais peut-être est-ce une entreprise un peu trop grande, on m’arrête aux portes de la cour.

⁶ Quelques années plus tard, mon oncle est parti, il a emporté son animal avec lui.

Plus tard, l'été de mes 22 ans, de retour au moulin après une longue absence.
Je découvre un épisode d'enfance appartenant à celle qui m'a appris à regarder.
Combien de souvenirs similaires aux siens a-t-elle tenté de me faire vivre?

Quand elle était enfant, dans les années 1940, Madeleine partait à la pêche aux écrevisses avec son père. Les soirs d'été, par temps orageux ils s'installaient le long de la rivière et attendaient que les écrevisses se prennent dans leurs filets. Ce jour-là, elle me dit :

Viens voir, elles sont revenues, les écrevisses sont revenues!

Elle a plongé une balance de pêche dans la rivière et après une longue attente, nous en avons remonté une.

Dans les affaires de Madeleine, j'ai trouvé le récit qu'elle faisait de ces « pêches miraculeuses » :

Une lampe électrique en poche, une corbeille pour recevoir le contenu des balances pleines d'écrevisses, nous voilà partis sur les bords de la rivière. Mon père et moi étions passionnés par cette aventure. Nous n'avions pas le droit de pêcher la nuit. C'était d'autant plus excitant. Les écrevisses raffolaient de chair de mouton et à cette heure-là elles festoyaient.



Madeleine et l'écrevisse, Moulin d'Argendeix, juin 2016

Après avoir observé l'animal sous tous les angles,
Madeleine lui a rendu sa liberté.

L'origine des images

Quand j'étais enfant, en sautant pour me raccrocher à la branche d'un arbre, je m'étais effondré, et ma tête avait heurté une pierre. En me réveillant, choqué, allongé dans l'herbe, je me souviens du visage angoissé de la maîtresse, et de ces trois questions qu'elle m'avait posées pour mesurer la gravité de ma chute :

-Qui es-tu?

-Où es-tu?

-Quel jour sommes-nous?

Ne pas savoir lui répondre m'avait plongé dans un état d'ignorance absolument délicieux. Les images que je recueille aujourd'hui ne sont sans doute pas étrangères à cette scène primitive. Elles ne se souviennent du monde que de très loin.

L'Huître

L'huître, de la grosseur d'un galet moyen, est d'une apparence plus rugueuse, d'une couleur moins unie, brillamment blanchâtre. C'est un monde opiniâtrement clos. Pourtant on peut l'ouvrir : il faut alors la tenir au creux d'un torchon, se servir d'un couteau ébréché et peu franc, s'y reprendre à plusieurs fois. Les doigts curieux s'y coupent, s'y cassent les ongles : c'est un travail grossier. Les coups qu'on lui porte marquent son enveloppe de ronds blancs, d'une sorte de halos.

À l'intérieur l'on trouve tout un monde, à boire et à manger : sous un firmament (à proprement parler) de nacre, les cieux d'en dessus s'affaissent sur les cieux d'en dessous, pour ne plus former qu'une mare, un sachet visqueux et verdâtre, qui flue et reflue à l'odeur et à la vue, frangé d'une dentelle noirâtre sur les bords.

Parfois très rare une formule perle à leur gosier de nacre, d'où l'on trouve aussitôt à s'orner.

Francis Ponge, « *Le parti pris des choses* », 1942, Gallimard, page 43.



Ponge est indigeste à l'adolescence. Au lycée, pour le bac français tous avaient en horreur cette poésie. Quelques années plus tard je traverse un bout de la Manche à bord d'un ancien bateau de pêche. De Saint-Malo à Cherbourg, c'est une mer de vomi. À quai, avant de démarrer la traversée, la dernière photo que je prends ci-dessus.

L'été dernier le boulot-pleureur qui était dans le jardin de chez mes parents s'est asséché. Planté il y a 30 ans, c'était un croisement entre deux arbres, son destin était donc connu. Pourquoi choisir de planter un arbre que l'on regardera mourir si ce n'est pour rassurer sa domination sur la nature ?

Gris et sec, il tient encore debout.

Au milieu du salon familial, une fleur qui résiste. Ayant survécu à des hivers infinis, son corps l'abandonne désormais lentement.



Raymond Depardon, « *La vie moderne* », 2008.

Amintire

Unde ești astăzi nu știu.
Vulturii treceau prin
Dumnezeu deasupra noastră.
Alunec în amintire, e-așa de mult de-atunci !
Pe culmile vechi unde soarele iese din pământ
privirile tale erau albastre și-nalte de tot.
Zvon legendar se ridică din brazi.
Ochi atotînțelegător era iezerul sfânt.
În mine se mai vorbește și astăzi despre tine.
Din gene, ape moarte mi se preling.
Ar trebui să tai iarba,
ar trebui să tai iarba pe unde-ai trecut.
Cu coasa tăgăduirei pe umăr
în cea din urmă tristețe mă-ncing.

Un corps déformé par la grossesse autour du-
quel il faut tourner, enroulant de longues bandes
de coton. Serrer les seins d'où le lait ne devra plus
jaillir, emprisonnant ainsi toute ressemblance
animale.

Quelqu'un m'a raconté que la forêt d'eucalyptus
que je traversais souvent au Maroc a été rasée.
On y a construit de nouveaux hôtels.



Agnès Varda, « *Les glaneurs et la glaneuse* », 2000.

Prima di tutto tu sei, e devi essere, molto carino. Magari non in senso convenzionale. Puoi anche essere un po' minuto e addirittura anche un po' miserello di corporatura, puoi già avere nei lineamenti il marchio che, in là con gli anni, ti renderà fatalmente una maschera. Però i tuoi occhi devono essere neri brillanti, la tua bocca un po' grossa, il tuo viso abbastanza regolare, i tuoi capelli devono essere corti sulla nuca e dietro le orecchie, mentre non ho difficoltà a concederti un bel ciuffo, alto, guerresco e magari anche un po' esagerato e buffo sulla fronte. Non mi dispiacerebbe che tu fossi anche un po' sportivo, e che quindi fossi stretto di fianchi e solido di gamba. E tutto questo - tutto questo che riguarda il tuo corpo, sia ben chiaro - non ha, nel tuo caso, nessun fine pratico e interessato: è una pura esigenza estetica, un di più che mi mette meglio a mio agio. Intendiamoci bene: se tu fossi bruttarello, proprio bruttarello, sarebbe lo stesso, purché tu fossi simpatico e normalmente intelligente e affettuoso come sei. Basta, in tal caso, che i tuoi occhi siano ridarelli: come, del resto, se anziché essere un Gennariello, tu fossi una Concettina.

Pier Paolo Pasolini, « *Lettere Luterane, Gennariello* », Garzanti, 1975, pages 28-29.

À priori il est impossible de refaire quelque chose pour la première fois. Pourtant, la lecture en italien m'a provoqué une sensation similaire à celle ressentie par les enfants de 7 ans :
pour la première fois j'ai lu un livre.

Pensa che si muore
e che prima di morire tutti hanno diritto
a un attimo di bene.
Ascolta con clemenza.
Guarda con ammirazione le volpi,
le poiane, il vento, il grano.
Impara a chinarti su un mendicante,
coltiva il tuo rigore e lotta
fino a rimanere senza fiato.
Non limitarti a galeggiare,
scendi verso il fondo
anche a rischio di annegare.
Sorridi di questa umanità
che si aggroviglia su se stessa.
Cedi la strada agli alberi.

Franco Arminio, « *Cedi la strada agli alberi*, *Poesie d'amore e di terra* »,
2017, Chiarelettere, page 7.



Patrick Faigenbaum, « *Santulussurgiu* », 2008.

Supă de pui cu găluște

Ingrediente :

2 pulpe de pui

O ceapa galbena

4 morcovi

Un cub cu gust de găină

150g de făina de griș

1 ou

Sare, piper

Pătrunjel

Preparare :

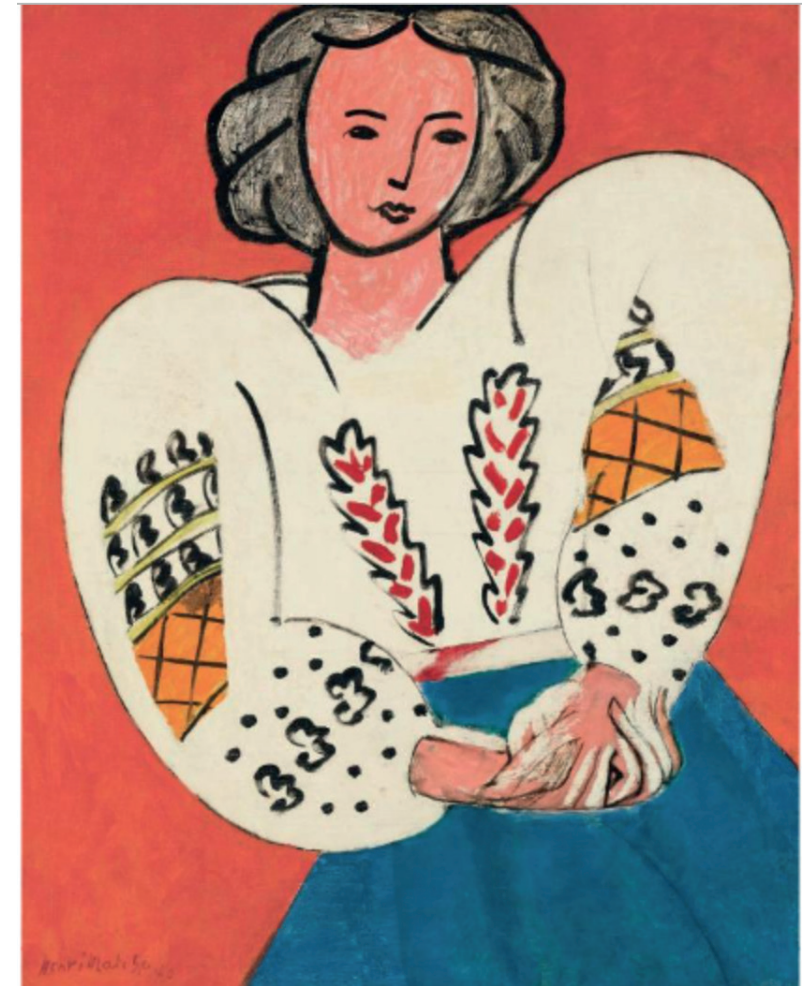
Se pun la fiert pulpele de pui in 3 litri de apa

Pe masură ce fierbe, se scoate spuma care se formează deasupra. După 20 de minute se adaugă morcovii si ceapa intregi, netăiate. Se adaugă cubul si se lasa sa fiarbă aproximativ încă 20 de minute. Se verifică cu o furculița că totul e fiert. Legumele si carnea se scot pe o farfurie. Intr'un bol separat se amesteca făina de griș cu oul, consistența trebuie sa fie moale, aerisită. Se adauga sare si piper dupa gust. Se ia o lingurița, umezită în apă rece, din preparat, si se introduce treptat in apa supei de pui care continuă sa fiarbă. Se procedeaza așa până la terminarea pastei de griș din bol. Oala se acopera cu un capac si se lasa găluștele sa fiarba in clocote timp de 10 minute. Rețeta bunicii spune că pentru a avea găluște moi, aerisite, acestea se «sperie» cu un pic de apa rece aruncata cu mâna peste ele. La sfârșitul fierberii se adaugă pătrunjelul tăiat mărunt cât si morcovii impreună cu carnea de pui dezosată.

Poftă bună !

Ma *bunica* me préparait, dès mon arrivée à Bucarest la *supă cu găluște*. Je ne l'ai jamais cuisinée moi-même, par peur d'en perdre le goût, incrusté dans ma mémoire.

Soixante-quatorze ans,
toutes les dents du bas en or
et des bagues à chacun des doigts.
Un reste d'origines gitanes.
Il lève le doigt, attrape sa tasse de café
et commence à réciter un poème.



Matisse, « *La blouse roumaine* », Avril 1940.

Un jeune garçon vêtu d'un ensemble bleu porte sur son cœur un agneau. Il crie aux passants de caresser l'animal contre quelques pièces. Tradition porte-bonheur venue des montagnes. Une boule de poils blancs s'éloigne peu à peu.



Joyeux cimetière de Săpânța, Maramureș, Roumanie.

Par crainte des «jnouns» on sacrifie une poule sur le toit de la maison dans laquelle on emménage. Ainsi, ayant reçu une offrande, les mauvais esprits n'entreront pas dans le foyer.



Gilbert Peyre, « *Le coq* », 1993.

Les Jeux d'Eau à la Villa d'Este
Pièce pour piano



DEMETER

J'entendis le pas de la fleur du printemps...

- le pas de Perséphone.

Mais Perséphone savait combien cette beauté était éphémère ; feuillages, fleurs et fruits, toute pousse annuelle sur la terre prend fin quand vient le froid et succombe, comme Perséphone elle-même, au pouvoir de la mort. Après son enlèvement par le souverain du sombre empire souterrain, elle ne fut plus jamais la jeune fille radieuse et gaie, sans trouble ni souci, qui jouait dans le pré fleuri de narcisses. Certes à chaque printemps, elle revenait d'entre les morts, mais elle emportait avec elle le souvenir du lieu dont elle venait ; malgré son étincelante beauté, il restait en elle quelque chose d'étrange et de terrifiant, et souvent on la désignait comme « celle dont le nom ne doit pas être prononcé ».

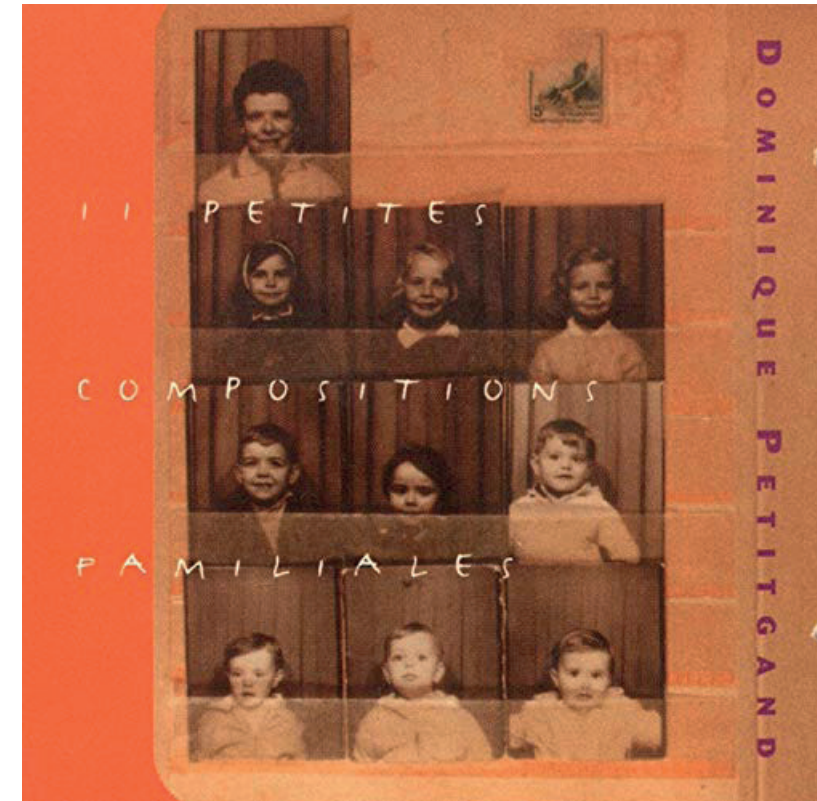
J'ai lu quelque part que le chant d'un hibou venu se poser devant une maison est signe de mauvais présage. *Au contraire !* me dit-on, *chez moi c'est une bonne nouvelle qu'il apporte.*

Edith Hamilton, « *La mythologie ses dieux, ses héros, ses légendes* », 1942, Marabout université, page 53.

L'intimité du téléphone, des messageries vocales.

Il fut un temps où je conservais certains messages de mon grand-père, qui m'appelait de Tokyo, sur le répondeur de mon téléphone fixe parisien. La capacité d'enregistrement étant limitée, je faisais régulièrement le tri pour ne conserver que les messages les plus précieux. Les messages téléphoniques sont on ne peut plus privés, parce qu'ils portent une adresse personnelle, et que le nom de l'émetteur et du destinataire sont souvent prononcés. Je conservais ces messages, et sa voix qui m'interpellait. Mais lorsque, après son départ définitif, j'ai voulu réécouter ses messages comme un ultime recours, tous avaient disparu. J'avais dû les effacer à un moment, en pensant que... en pensant quoi?

Ryoko Sekiguchi, « *La voix sombre* », 2015, P.O.L, pages 50 et 51.



Dominique Petitgand, « 11 petites compositions familiales », 1995.

Alors, le fils de Saturne leur adresse ces bienveillantes paroles : « Vieillard, ami de la justice, et toi, femme digne d'un tel époux, parlez : quels sont vos vœux ? » Les deux vieillards délibèrent un moment ensemble, et Philémon, se faisant l'interprète de leurs souhaits communs : « Le service et la garde de vos autels, dit-il, voilà notre seule ambition ; et puisque notre vie s'est écoulée dans l'harmonie, puisse la même heure y mettre fin ! Puissé-je ne pas voir le bûcher de mon épouse, puisse-je ne pas être déposé par elle dans le tombeau. » Leurs vœux furent exaucés ; ils conservèrent la garde du temple le reste de leur vie. Un jour que, chargés d'ans, et assis sur les marches du temple, ils contaient à des voyageurs l'histoire de ces lieux, Baucis voit Philémon se couvrir de feuillage, et Philémon voit Baucis se couvrir de rameaux. Déjà l'écorce froide gagne leur visage et l'enveloppe par degrés. Tant qu'ils peuvent parler, ils échangent de tendres paroles : leurs adieux se confondent dans un même adieu, et leurs bouches disparaissent sous le bois qui les couvre.

Ovide, « *Les métamorphoses, livre VIII* », Ier siècle, Les classiques de Poche, page 311.

Au Maroc comme en Grèce, je remarque de petites pierres mises les unes sur les autres signifiant la proximité d'une sépulture. Des âmes jadis présentes, aujourd'hui ensevelies.

« Cairn »

La donna deve mettere ogni impegno ad affatuare l'uomo : se l'incantesimo non riesce subito occorre ripeterlo per mesi e mesi, ma sempre in numero dispari, fino a che l'uomo cederà. Il sangue catameniale, lo sperma femminile, i peli delle ascelle e del pube, il sangue delle vene hanno il maggiore potere di legare e di attrarre a sé, di staccare il maschio desiderato dalla rivale. Oltre i soliti filtri con gocce di sangue catameniale in vino, caffè, brodo o altra bevanda, valgono anche filtri particolari, che vanno debitamente consacrati. A Colobrarò vale come potente filtro d'amore la seguente ricetta : si lega il mignolo della mano destra, lo si punge, se ne fanno uscire tre stille di sangue, si taglia un ciuffo di peli dalle ascelle e dal pube, si impastano i peli con il sangue, si fa seccare al forno, e si ottiene così una polverina che si porta in chiesa per consacrarla durante la messa. Al momento della elevazione si mormora :

*Sanghe de Criste
demonie, attaccame a chiste
Tante ca li à legà
ca de me non s'avì scurdà*

Ernesto De Martino, « *Sud e Magia* », 1959, Feltrinelli, pages 21 et 22.

Pomodori secchi sott'olio

Aprite i pomodori a metà, spolverate il sale sopra e lasciateli sotto al sole 3/4 giorni (la notte teneteli in un posto asciutto). Una volta secchi, metteteli a mollo nell'aceto di vino bianco, sciacquate bene per togliere il sale, lasciate asciugare. Frullate i pomodori tagliati a pezzi con olio, prezzemolo, pepe e aglio. Ogni tanto aggiungete dell'olio, stando attenti alla consistenza. Una volta preparato il composto, unite i capperi. Riempite un barattolo e coprire d'olio per conservarlo.

Ricetta di Pinuccio Sinisi, Bari, agosto 2019.

Je la revois sur le perron de la porte de la ferme.
Droite sur sa chaise, les mains posées sur son
tablier, elle roule les pouces. Ça fait passer le temps
en attendant la fin.



Depuis quelques années je « ramasse » des femmes,
je me sens responsable du sauvetage de leur image.
Je leur invente une histoire, et demande à une troi-
sième femme de la raconter, elle devient narratrice.

Il me semble que de cette manière elles ne tombent
qu'à moitié dans l'oubli.

Image trouvée dans une brocante.

JOHNNIE SAYRE

Father, thou canst never know
The anguish that smote my heart
For my disobedience, the moment I felt
The remorseless wheel of the engine
Sink into the crying flesh of my leg.
As they carried me to the home of widow Morris
I could see the school-house in the valley
To which I played truant to steal rides upon the trains.
I prayed to live until I could ask your forgiveness -
And then your tears, your broken words of comfort!
From the solace of that hour I have gained infinite happiness.
Thou wert wise to chisel for me:
« Taken from the evil to come. »

Edgar Lee Masters, « *Spoon River* », 1916.



Béla Tarr, « *Satantango* », 1994.

I sassi abbandonati nelle acque

I sassi abbandonati nelle acque
a volte non han fiore di speranza
così come non spero nel tuo amore.
Stanno sotto ogni pensiero
e ammorzano le acque.
Ahimè quanta fortuna dentro il pesce
che scappa dalla bocca della luna
e si frantuma contro il tuo bel volto
ansioso di morire.

Alda Merini, «*Aforismi e magie*», 1999, BUR, page 71.

Physalis

*L'amour en cage, la petite graine d'amour qui
reste enfermée dedans, c'est une plante formidable!*

As I Was Moving Ahead Occasionally I Saw Brief Glimpses of Beauty



Je ne suis pas philosophe, mais je sais au moins ceci: dans notre temps trop imbu de lui-même et de ses conquêtes, dans notre société où chaque activité semble destinée à créer de la richesse, à satisfaire des désirs presque toujours superflus, nous avons oublié un besoin, pourtant aussi essentiel que manger ou boire : habiter un monde pourvu de sens. Je parle, bien sûr, de notre besoin de *spiritualité*.

◦

C'est dans la distance que nous avons mise entre nous et la nature, chaque jour plus grande, que l'on voit les effets néfastes de cette perte de spiritualité. Nous nous sommes écartés, peut-être de manière irrémédiable, du monde naturel, sain et vigoureux où le mystère de la vie éclate toujours au grand jour comme une évidence, et qui pendant des millénaires a été la demeure de l'humain.

◦

Montrer qu'il est encore des recoins de notre monde où nous pouvons retrouver, dans le dialogue et la familiarité avec la nature, dans notre propre cœur, ce qui nous rend humains et dignes des beautés de la vie.

En 1998 une tempête fait tomber tous les grands sapins qui formaient une forêt dans le fond du jardin. Les troncs n'ont jamais été retirés.

La poupée de cire

Depuis tous ces malheurs, Sophie n’aimait plus sa poupée, qui était devenue affreuse, et dont ses amies se moquaient ; enfin, un dernier jour, Sophie voulut lui apprendre à grimper aux arbres; elle la fit monter sur une branche, la fit asseoir; mais la poupée, qui ne tenait pas bien, tomba : sa tête frappa contre des pierres et se cassa en cent morceaux. Sophie ne pleura pas, mais elle invita ses amies à venir enterrer sa poupée.

Comtesse de Ségur, « *Les malheurs de Sophie* », 1858, Hachette, page 13.

Très vite dans ma vie il a été trop tard. A dix-huit ans il était déjà trop tard. Entre dix-huit ans et vingt-cinq ans mon visage est parti dans une direction imprévue. A dix-huit ans j’ai vieilli. Je ne sais pas si c’est tout le monde, je n’ai jamais demandé. Il me semble qu’on m’a parlé de cette poussée du temps qui vous frappe quelquefois alors qu’on traverse les âges les plus jeunes, les plus célébrés de la vie. Ce vieillissement a été brutal. Je l’ai vu gagner mes traits un à un, changer le rapport qu’il y avait entre eux, faire les yeux plus grands, le regard plus triste, la bouche plus définitive, marquer le front de cassures profondes. Au contraire d’en être effrayée j’ai vu s’opérer ce vieillissement de mon visage avec l’intérêt que j’aurais pris par exemple au déroulement d’une lecture. Je savais aussi que je ne me trompais pas, qu’un jour il se ralentirait et qu’il prendrait son cours normal. (...)

Ce visage-là, nouveau, je l’ai gardé. Il a été mon visage. Il a vieilli encore bien sûr, mais relativement moins qu’il n’aurait dû. J’ai un visage lacéré de rides sèches et profondes, à la peau cassée. Il ne s’est pas affaissé comme certains visages à traits fins, il a gardé les mêmes contours mais sa matière est détruite. J’ai un visage détruit.

Marguerite Duras, « *L’amant* », 1984, Minuit, pages 9 et 10.

Le canard et le dindon

Un dindon et un canard de barbarie sont tous les deux gâtés par la nature. Le dindon s'enorgueillit de pouvoir dresser les plumes de sa queue en roue, comme les paons, il s'impose dans une danse majestueuse au milieu de la basse cour. Une petite fenêtre placée à sa hauteur lui sert de miroir, il se regarde. Un autre oiseau apparaît en face dans le carreau : c'est une invitation au concours de beauté.



Franco Piavoli, « Voci nel tempo », 1996.

Le temps ici n'est pas une mesure. Un an ne compte pas : dix ans ne sont rien. Être artiste, c'est ne pas compter, c'est croître comme l'arbre qui ne presse pas sa sève, qui résiste, confiant, aux grands vents du printemps, sans craindre que l'été puisse ne pas venir. L'été vient. Mais il ne vient que pour ceux qui savent attendre, aussi tranquilles et ouverts que s'ils avaient l'éternité devant eux. Je l'apprends tous les jours au prix de souffrances que je bénis : *patience* est tout.

Rainer Maria Rilke, « *Lettres à un jeune poète* », 1929, Les cahiers rouges Grasset, page 36.

Merci pour la bienveillance et la patience à mon égard.

Pierre Tatu,
Alexandre Rolla,
les technicien.ne.s des divers ateliers,
ma famille, mes ami.e.s et surtout Madeleine.

Italia

Je commence ce récit pour rendre compte de mon expérience.

Ce récit vaut toutes les photos, toutes les vidéos et les enregistrements sonores que j'aurais pu faire. Ce sont des couleurs, des visages, des scènes quotidiennes, des mots, des sons, des images, des mélodies, des joies et des peines, des craintes et des désirs, des paysages, des vies.

En avril 2016 j'atterrissais pour la première fois en Italie, à Bologne.

Je bafouillais deux ou trois mots d'italien, pas plus. De l'aéroport vers la ville, voyant le compteur du taxi ne pas augmenter je questionne *È rotto?*

Première phrase prononcée.

Descendue du taxi, je ressens encore aujourd'hui la sensation éprouvée à cet instant précis. Je dépasse Piazza Maggiore et descends via Rizzoli en direction des deux tours. Mon cœur se serre, plus qu'un coup de foudre, « Je suis à la maison ».

Deux ans plus tard je décide d'y poser mes valises, cette fois-ci pour de vrai. Le lendemain de mon arrivée il se met à neiger, je découvre la ville endormie, paralysée par ce manteau blanc qui la rend si calme et si hostile à la fois.

J'ai une philosophie personnelle à laquelle je crois très fort, les choses que l'on reçoit nous sont renvoyées en conséquence de la manière dont on se comporte.

J'ai passé plusieurs jours à chercher un logement.

Je marche, de retour d'une énième visite d'appartement non fructueuse, la neige se met à tomber si fort qu'en levant les yeux je peux voir tourbillonner les flocons. Les bruits de circulation de la ville me rendent sourde, je ne retiens que le silence de la neige. Je maudis le ciel.

Un homme d'un certain âge muni d'un parapluie s'approche. En silence il se place à côté de moi et m'abrite sous son aile. Je le regarde, le remercie avec les yeux. Durant de longues minutes sans parler nous avançons sur le même pas, traversant ensemble le chaos qui est en train de se former. Arrivés sous une arcade de la ville, nos chemins se séparent. Je lui ai offert toute ma gratitude avec un sourire et l'ai regardé disparaître. Ce que cet inconnu m'a offert c'est de l'espoir.

Inizio questo racconto per parlare di quello che ho vissuto.

Queste pagine valgono tutte le foto, tutti i video e le registrazioni sonore che avrei potuto fare. Sono colori, facce, scene quotidiane, parole, suoni, immagini, melodie, gioia e pena, paura e desiderio, paesaggi, vite.

Nell'aprile 2016 atterravo per la prima volta in Italia, a Bologna.

Sapevo due o tre parole di italiano, niente di più. Dall'aeroporto verso il centro della città, vedendo che il tassametro non aumentava, ho chiesto *È rotto?*

È stata la mia prima frase.

Scesa del taxi, ricordo ancora oggi la sensazione provata in quel momento. Sorpasso Piazza Maggiore e scendo in via Rizzoli verso le due torri. Il mio cuore si stringe, più che un colpo di fulmine, « Sono a casa ».

Due anni dopo decido di fermarmi, questa volta davvero. Il giorno dopo il mio arrivo inizia a nevicare, scopro la città addormentata, paralizzata da questo cappotto bianco che la rende sia calma che ostile.

Ho una filosofia personale nella quale credo molto : le cose che riceviamo sono commisurate alle nostre azioni.

Ho passato giorni a cercare un posto dove vivere.

Mentre cammino, dopo l'ennesimo appuntamento infruttuoso, la neve inizia a cadere talmente forte che sollevando gli occhi posso vedere turbinare i fiocchi. I rumori della città mi fanno diventare sorda, sento solo il silenzio della neve. Maledico il cielo.

Un uomo di una certa età, con un ombrello, si avvicina. In silenzio, si mette di fianco a me e mi ospita sotto le sue ali. Lo guardo, lo ringrazio con gli occhi. Passiamo dei lunghi minuti senza parlare, andiamo avanti con lo stesso passo, attraversando insieme il caos che si sta formando.

Arrivati sotto a un portico, le nostre strade si dividono. Gli offro la mia gratitudine con un sorriso e lo guardo sparire. Questo sconosciuto mi ha offerto un po' di speranza.

Un an après cette anecdote :

Je rencontre un vieil homme recroquevillé sur lui-même qui peine à marcher. Je m'arrête et observe ses mouvements, ils sont lents et douloureux. Plusieurs personnes passent devant lui sans lui prêter aucune attention. Je m'approche et lui tends mon bras, il s'y agrippe. D'un geste, celui-ci m'indique qu'il se dirige vers l'arrêt de bus le plus proche. Le bruit de la ville s'est arrêté, les individus autour de nous sont devenus flous. De nouveau, j'avance avec un inconnu, sur le même pas, durant de longues minutes. Mon bras tendu pour l'aider à escalader la marche du bus, je l'ai aussitôt vu disparaître dans la masse humaine qui s'est formée autour de lui.

J'ai repris mon chemin, et j'ai souri de nouveau à l'inconnu au parapluie.

La neige n'a pas encore cessé, je saute dans un bus et me dirige vers la Toscane. J'arrive à Sienne, les rues sont désertes, mes pieds sont en train de geler mais je ne peux plus bouger, paralysée par la beauté. Doucement, la neige tombe et je me sens transportée mille ans en arrière. Mélissa m'ouvre la porte de chez elle, de la terrasse on peut voir toute la ville, les toits enneigés, les petites fenêtres illuminées et les clochers des églises. Églises dans lesquelles entrent les chevaux de chaque quartier pour se faire bénir avant de participer au *Palio*, course de chevaux qui fait vibrer la ville entière depuis plus de 400 ans. Je découvre les couleurs des drapeaux de la ville, chacun des quartiers porte fièrement le sien. La tradition n'a pas bougé. Nous cuisinons. *Il segreto del risotto è non guardarlo, non toccarlo, lo lasci fare*. Le risotto est orange potiron, la pancetta est croquante sur le dessus, mon plat fume.

Ce soir là, je regarde s'éloigner dans la ville déserte la Monica Vitti du *Deserto Rosso*, je lutte contre le sommeil, mes yeux se ferment.

Je me dirige vers la côte Toscane.

Dans un café d'une petite ville on me suggère de goûter un *baci di dama*.

À la chaleur du feu de bois, une enfant me fait la lecture de « *L'ucello di fuoco* ».

Je cuisine et rencontre la *bietola arcobaleno*, un légume couleur arc-en-ciel.

Dans une maison de campagne, un fruit jaune, énorme, ne ressemblant à rien que je connaisse jusqu'alors, on croirait une main gigantesque, un citron venu d'une autre planète. La *nonna* me le tend *particolare, no ?*

Un anno dopo quell'aneddoto :

Incontro un vecchio signore accovacciato su se stesso che a malapena cammina. Mi fermo e osservo i suoi movimenti, sono lenti e dolorosi. Molte persone passano davanti a lui senza prestargli attenzione. Mi avvicino e gli tendo il braccio, lo aggrappa. Con un gesto mi indica che sta per andare verso la fermata di autobus più vicina. Il rumore della città si è fermato, gli individui intorno sono diventati vaporosi. Di nuovo, cammino con uno sconosciuto, insieme, con lo stesso passo, per lunghi minuti. Con il mio braccio teso per aiutarlo a salire sull'autobus, lo vedo subito scomparire nella massa umana che gli si è formata intorno.

Riprendo il mio cammino e ripenso allo sconosciuto con l'ombrello : mi scappa un sorriso.

La neve non ha ancora smesso di cadere, salgo sull'autobus verso la Toscana.

Arrivo a Siena, strade deserte, non riesco a muovermi ma la colpa non è del gelo : scopro una bellezza che fino ad allora mi era sconosciuta. Dolcemente, la neve cade e mi riporta indietro di mille anni. Melissa mi apre la porta di casa sua. Dalla terrazza si può vedere tutta la città, i tetti innevati, le piccole finestre illuminate e i campanili delle chiese. Chiese nelle quali entrano i cavalli di ogni quartiere per farsi benedire prima di partecipare al *Palio*, corsa di cavalli che fa vibrare tutta la città ormai da più di 400 anni. Scopro i colori delle bandiere della città, ogni quartiere ha, fieramente, la sua. La tradizione non è cambiata. Cuciniamo. *Il segreto del risotto è non guardarlo, non toccarlo, lo lasci fare*. Il risotto arancione zucca, la pancetta croccante sopra, il fumo sale dal piatto.

Quella notte ho visto allontanarsi nella città deserta la Monica Vitti del *Deserto Rosso*, combatto contro il sonno, i miei occhi si chiudono.

Sto andando verso la costiera toscana.

Nel bar di un borgo, mi invitano ad assaggiare un « bacio di dama ».

Al caldo del camino, una bambina mi legge « *L'uccello di fuoco* ».

Cucino e incontro la « bietola arcobaleno » una verdura color vita.

Un frutto giallo, enorme, che non assomiglia a nulla che abbia visto fino ad allora, sembra una mano gigantesca, un limone arrivato da un altro pianeta. La nonna me lo offre *particolare, no ?*

Particolare

C'est le mot que je préfère, il sonne comme une invitation, il a sa propre musicalité en forme de vague et il aura pour toujours dans mon esprit la couleur de ce fruit qui m'a été tendu dans une campagne en Toscane.

Rosignano Solvay, une plage de sable blanc, une eau digne des caraïbes. Des signes « Baignade interdite », un ruisseau qui se déverse dans la mer, je le suis du regard et me retrouve face à l'usine de bicarbonate Solvay.

De nuit, le port de Livourne et le quartier Venezia, paysage urbain gris, lumière de lampadaire. Comme dans *Le notti bianche* de Visconti. Pour décrire la trace que ce lieu m'a laissée : Maria Schell et Marcello sur un pont.

Je suis de retour à Bologne, j'ouvre la fenêtre principale de mon appartement et découvre les collines alentours enneigées, au loin, la basilique de San Luca surplombe la ville et me regarde. Pendant plusieurs mois, tous les matins et tous les soirs je passe ma tête par cette fenêtre et j'observe. Ainsi, j'ai vu passer trois saisons, la neige a fondu, les feuilles ont poussé puis les cigales sont arrivées.

Je rencontre Daniele. Il est cuisinier. Je l'observe, longuement, comme je le fais avec les arbres devant la fenêtre. Au fil des jours j'apprends, je sens, je goûte et je reproduis. Il m'a offert une *incroyable* expérience des sens, me faisant découvrir des produits exceptionnels. La cuisine italienne est populaire, riche et humble.

Je me promène, toujours seule, afin de m'imprégner de tout ce qui m'entoure et de ce que j'observe pour la première fois. Beaucoup de ces découvertes me sont familières, elles me rappellent mon enfance au Maroc.

J'ai visité presque tous les musées de la ville, cherchant compagnie auprès des âmes qui errent encore dans les palais qui abritent les collections d'art. Souvent je me suis arrêtée pour écouter les histoires fantastiques que me racontaient les gardiens des salles, pour la plupart ayant l'âge de la retraite.

Particolare

È la parola che preferisco, suona come un invito, ha la sua propria musicalità in forma di onda e avrà per sempre nella mia testa il colore di quel frutto incontrato nella campagna toscana.

Rosignano Solvay, una spiaggia di sabbia bianca, un'acqua dei Caraibi. « Nuoto proibito », un ruscello si versa nel mare, seguendolo con lo sguardo mi ritrovo di fronte alla fabbrica di bicarbonato Solvay.

Di notte, il porto di Livorno e il quartiere Venezia, paesaggio urbano grigio, luce di lampioni. Come nelle Notti bianche di Visconti. Per descrivere il segno che questo posto mi ha lasciato : Maria Schell e Marcello su un ponte.

Sono tornata a Bologna, apro la finestra principale del mio appartamento e scopro i colli pieni di neve, in lontananza, la basilica di San Luca sovrasta la città e mi guarda. Per mesi, ogni mattina ed ogni sera metto la testa alla finestra e osservo. Così, ho visto passare tre stagioni, la neve è diventata nevischio, le foglie sono cresciute e poi sono arrivate le cicale.

Incontro Daniele. È cuoco. Lo osservo lungamente come faccio con gli alberi davanti alla finestra. Giorno dopo giorno imparo, sento, assaggio e riproduco. Mi ha offerto un'incredibile esperienza dei sensi, facendomi scoprire prodotti eccezionali. La cucina italiana è popolare, ricca e umile.

Passeggio sempre da sola, per impregnarmi di tutto ciò che mi circonda e di quello che osservo per la prima volta. La maggior parte delle mie scoperte mi sembrano familiari, mi ricordano la mia infanzia in Marocco.

Ho visitato quasi tutti i musei della città, cercando compagnia nelle anime che vagano nei palazzi che ospitano le collezioni d'arte. Spesso mi sono fermata per ascoltare le storie fantastiche che mi raccontavano i guardiani delle sale, per la maggior parte avevano l'età della pensione.

Palazzo Pepoli Campogrande, Sala delle Stagioni

Elle se lève de sa chaise et s'approche de moi, elle m'offre le récit de la fresque de Giuseppe Maria Crespi datant de 1700.

Le printemps est rieur, il découvre ses jambes et tient des fleurs dans les bras.

L'été est serein, la récolte du blé a été bonne.

L'automne est triomphant, tendant vers le ciel une grappe de raisin.

L'hiver est un vieillard tentant de se réchauffer à la chaleur du feu.

Ses paroles n'ont pas été claires pour moi, j'ai feint de comprendre, mais ça n'avait aucune importance, j'avais rencontré les quatre saisons.

Je transpose mon amour naissant pour la ville de Bologne à une scène de *L'Eclisse* d'Antonioni.

Alain Delon et Monica Vitti sur le pas de la porte.

-Ci vediamo domani ? Ci vediamo domani e dopodomani

-E il giorno dopo e l'altro ancora

-Quello dopo

-E stasera

-Alle 8, solito posto.

Ils s'enlacent.

Chaque soir, il me semble avoir le même dialogue avec les rues désertées.

Les musées sont souvent vides, les salles m'appartiennent le temps de la visite.

La première fois que je suis entrée au *Palazzo Comunale* pour visiter les collections de la ville, je me suis figée en découvrant la dernière pièce. Un *giardino* peint en trompe l'oeil, des murs au plafond. Le silence.

J'entends à peine, au loin, les bruits de la ville et des cafés de la place principale.

J'ai la sensation d'avoir découvert un secret, de faire partie des privilégiés qui ont eu l'honneur d'en prendre connaissance. L'unique présence à mes côtés est la statue d'un jeune homme. Désormais, chaque fois que je ressens le besoin de m'isoler et de « reprendre mon souffle » je rends visite à mon jardin imaginaire.

Palazzo Pepoli Campogrande, Sala delle Stagioni

Si alza dalla sua sedia e si avvicina, mi regala il racconto dell'affresco di Giuseppe Maria Crespi del 1700.

La primavera è ridanciana, scopre le sue gambe e tiene dei fiori tra le braccia.

L'estate è serena, la raccolta del grano è stata buona.

L'autunno è trionfale, tende verso il cielo un grappolo d'uva.

L'inverno è un vecchio che prova a riscaldarsi vicino al fuoco.

Le sue parole non sono state chiare per me, ho finto di capire però non aveva nessuna importanza : avevo incontrato le quattro stagioni.

L'amore per Bologna che cresce in me ha le parole di una scena dell'Eclisse di Antonioni.

Alain Delon e Monica Vitti sul pianerottolo.

-Ci vediamo domani ? Ci vediamo domani e dopodomani

-E il giorno dopo e l'altro ancora

-Quello dopo

-E stasera

-Alle 8, solito posto.

Si abbracciano.

Ogni sera mi sembra di avere lo stesso dialogo con le strade deserte.

I musei sono spesso vuoti, le sale mi appartengono il tempo della visita.

Entro per la prima volta nel Palazzo Comunale, la vista dell'ultima sala mi immobilizza. Un giardino dipinto in trompe l'oeil, dalle pareti al soffitto. Il silenzio. Sento appena, da lontano, i rumori della città e dei bar della piazza principale.

Ho la sensazione di avere scoperto un segreto, di fare parte dei privilegiati che hanno avuto l'onore di conoscere questo posto. L'unica presenza vicino a me è la statua di un giovane ragazzo. D'ora in poi, ogni volta che sentirò il bisogno di isolarmi e di riprendere fiato, visiterò il mio giardino onirico.

La rue est un musée à ciel ouvert également, il y a un quartier central où se trouvent toutes les boutiques de luxe de la ville, le palais de justice, les touristes et des personnes vêtues d'un même mode. C'est très bruyant, il y a beaucoup de circulation, il n'y a qu'en fin de journée, lorsque les magasins ferment que le calme revient, les lumières s'allument et le quartier est déserté, le contraste est surprenant. C'est ici, au milieu de toutes les choses qui font fuir une ville que je trouve **mon affresco**. Je me le suis appropriée.

Sur le plafond de ce *palazzo* très haut, un couloir interminable de colonnes, là, au dessus de ma tête, des oiseaux peints s'échappent de leur cage.

Deux événements à des intervalles de temps différents me relient fortement à cette peinture.

Lorsque je suis arrivée, Lucas m'a fait tirer les cartes du tarot.
Sont sortis Le pendu, La roue et l'Hermite.
La résignation, l'instable transformation et l'introspection.

Dans un autre quartier, plus populaire cette fois, sont accrochées aux fenêtres d'un immeuble des cages. Y sont enfermés des oiseaux qui chantent, du matin au soir, pour les passants. Mon cœur se sert chaque fois que je les entends.

Prendre le temps.

Petit à petit, j'en fais ma doctrine.
Je prends le temps d'observer, je ne me contente pas seulement de voir :
je regarde. J'accepte avec douceur la paresse des choses. La lenteur me permet d'ingérer plus d'informations, d'apprendre, paradoxalement, plus vite. Il m'apparaît aujourd'hui comme une évidence le fait d'avoir gagné ce principe en renonçant volontairement à quelque chose d'autre. Les mois sont passés, j'ai laissé mon appareil photo dans une armoire. Par choix. Le regard que je pose sur les choses, sur le quotidien et sur la beauté est différent.
Parce que j'ai pris le temps.

La strada è un museo a cielo aperto, c'è un quartiere centrale dove si trovano tutti negozi di lusso, il palazzo di giustizia, i turisti e le persone vestite allo stesso modo. È rumoroso, c'è tanto traffico ed è solo a fine giornata, quando i negozi hanno chiuso, che torna la calma, le luci si accendono e il quartiere si svuota. Il contrasto è sorprendente. È lì, in mezzo a tutte le cose che fanno fuggire dalla città, che trovo il **mio affresco**. Ne prendo possesso.

Sul soffitto di quel palazzo, altissimo, un corridoio interminabile di colonne. Sopra la mia testa, degli uccelli dipinti scappano dalle loro gabbie.

Due eventi, a intervalli diversi, mi legano fortemente a quella pittura.

Poco dopo il mio arrivo, Lucas ha letto per me i tarocchi.
Sono usciti l'Appeso, la Ruota e il Gobbo.
La rassegnazione, l'instabile trasformazione e l'introspezione.

In un altro quartiere, più popolare questa volta, pendono dalle finestre di un palazzo delle gabbie dentro le quali sono rinchiusi degli uccelli. Cantano dal mattino alla sera per i passanti. Il mio cuore si stringe ogni volta che li sento.

Prendere tempo.

Piano piano diventa la mia dottrina.
Mi prendo il tempo di osservare, non mi accontento di vedere : guardo. Accetto dolcemente la pigrizia delle cose. La lentezza mi permette di ingerire più informazioni, paradossalmente, di imparare velocemente. Mi appare oggi come un'evidenza il fatto di avere guadagnato questo principio, rinunciando volontariamente a qualcos'altro. Sono mesi che la mia macchina fotografica è chiusa nell'armadio. Per scelta. Lo sguardo che appoggio sulle cose, sul quotidiano, sulla bellezza è diverso.
Perché ho preso tempo.

De jour comme de nuit, tout est très animé, il y a une rue en particulier qui possède toute l'âme de la ville. *Via del Pratello*, pour n'importe lequel de mes déplacements, je la traverse. J'y croise des personnages dignes d'un livre. Un homme très petit, aux longs cheveux blancs, peut-être d'origine pakistanaise, vend des cigarettes et des fleurs. Je m'assieds à la terrasse du *Piratello*, réel repère de pirate, de ceux qu'on ne voit plus. Je bois mon café en silence, bercée par les bruits des spécimens qui m'entourent. J'écoute leurs conversations, elles n'ont ni queue ni tête, ce sont les mêmes discours qu'hier et demain encore reprendront. L'habitude me rassure, me fait sentir à la maison. Le parquet colle, flotte une odeur de bière chaude, même s'il est dix heures du matin. Les toilettes n'ont pas de serrure, pourquoi devraient-elles en avoir une ? Aux murs, des tableaux, des photos, des citations en tout genre, rien de cohérent mais un joyeux bazar qui me force à croire que tout est exactement à sa place. La nuit, les pirates sont de sortie, j'aime les imaginer coincés à terre, ne pouvant repartir en voyage pour d'obscuras raisons, peut-être que le capitaine du navire s'est enfui. Alors ils sont là, rieurs, éméchés, parlent très fort et trinquent violemment. Ils font contraste avec les petites lumières qui se sont miraculeusement allumées à la tombée de la nuit, les fleurs posées sur le comptoir, qui tentent en vain, de couvrir l'odeur âpre du local.

Je suis enivrée par cet endroit, où tous y ont pris droit d'asile.

Roma de Fellini.

Un banquet bruyant. La terrasse des restaurants d'un quartier où le bruit de chaque table se mélange avec la musique de l'accordéon. Les plats arrivent, les clients râlent, les femmes font des clins d'oeil. Rythme frénétique. Tous sont chez eux. En dialecte romain : *Cacio e pepe, ma l'ho magnati stamattina, chi se li rimagna ? Ch'altro c'è ?*

Une serveuse s'évente tout en faisant la liste des plats du jour. Une enfant tire la langue. Une femme rie à gorge déployée. Un bébé dans un couffin est installé près d'une table, il pleure très fort. On mange des spaghettis en famille, des enfants courent après le tramway qui passe. Un homme verse par poignée du *parmiggiano* dans les assiettes des clients affamés.

Buon appetito a tutti !

Sia di giorno che di notte, tutto è molto animato, c'è una strada in particolare a cui appartiene tutta l'anima della città. *Via del Pratello*, qualunque sia la mia destinazione, la attraverso. Incontro dei personaggi che sembrano quelli di un libro. Un uomo bassino, con i capelli bianchi, forse originario del Pakistan, vende le sigarette e dei fiori. Il bar del *Piratello* è una vera tana di pirati, di quelli che non si vedono più. Siedo a uno dei tavolini fuori, bevo il caffè in silenzio, cullata dagli esemplari umani che mi circondano. Ascolto i loro discorsi, non hanno né capo né coda, sono gli stessi discorsi di ieri e domani di nuovo riprenderanno. L'abitudine mi rassicura, mi fa sentire a casa. Il pavimento è appiccicoso, galleggia un odore di birra calda, anche se sono le dieci del mattino. Il bagno non ha la serratura, perché dovrebbe averne una ? Sui muri, quadri, foto, citazioni, niente di coerente, però un'allegria confusione che mi costringe a pensare che tutto sta esattamente al posto suo. Di notte, i pirati scendono in città. Mi piace immaginarmeli intrappolati a terra, nell'impossibilità di tornare in viaggio per oscuri motivi. Forse il capitano della nave è fuggito. E stanno lì, ridenti, ubriachi, urlano, brindano violentemente. Contrastano con le lucine che si sono accese miracolosamente al tramonto. I fiori sul bancone provano invano a coprire l'odore aspro del locale.

Sono inebriata da quel posto dove tutti hanno diritto d'asilo.

Roma di Fellini.

Un banchetto rumoroso. Sulle terrazze dei ristoranti di quartiere il rumore dei tavoli si mischia con la musica della fisarmonica. I piatti arrivano, i clienti si lamentano, le donne fanno l'occhiolino. Ritmo frenetico. Tutti fanno come fossero a casa loro. In dialetto romano : *Cacio e pepe, ma l'ho magnati stamattina, chi se li rimagna ? Ch'altro c'è ?*

Una cameriera si sventaglia dicendo il menu del giorno. Una bambina tira fuori la lingua. Una donna ride a crepelle. Un neonato nella culla piazzata vicino ad un tavolo, piange forte. Si mangiano spaghetti in famiglia, i bambini corrono dietro il tram che passa. Un uomo getta pugni di parmigiano sui piatti dei clienti affamati. *Buon appetito a tutti !*

Je repars vers la Toscane, cette fois Florence.

Ce qui me frappe ce sont les pieds, chez Botticelli. Ces gigantesques pieds nus, qui semblent eux aussi se réjouir du printemps. Je reste un long moment devant *Portia* de Fra'Bartolomeo datant de 1485, l'histoire du personnage m'interpelle : Portia, une femme de la Rome antique, apprenant la mort de son mari, se suicide, avalant des charbons ardents.

Les fleurs sont partout. Dans les tableaux, sur les murs, les plafonds, sur les rideaux et les intérieurs des palais, dans les jardins. Ma tête tourne.

Les collections de bijoux des Medici au Palazzo Pitti me font vivre le temps de la visite les voyages et les conquêtes du *Quattrocento* et *Cinquecento*. Me voilà partie avec mes pirates, remontés sur leur navire, à la recherche de corail pour en orner le corps de Ferdinand et sa femme Christine.

Non loin du Piazzale Michelangelo, devant l'église, j'observe un couple de personnes âgées qui peinent à marcher, la scène dure une éternité. Ils gravissent les marches, et avancent le long du mur de pierres rousses. La lumière de la fin d'après-midi les enveloppe, je regrette qu'il n'y ait aucune brise de vent afin de les pousser dans la direction voulue. La femme s'aide d'une canne, elle pose sa main sur le mur pour reprendre son souffle, ou se donner de l'élan. L'homme, qui avait pris de l'avance se retourne et attend qu'elle reprenne. Je quitte Florence, emportant avec moi la patience et la détermination de ces deux personnages.

Sophia Loren en mère courageuse dans *La Ciociara* de Vittorio De Sica brave la guerre et les soldats qui se placent sur sa route comme des obstacles. Elle et sa fille quittent un train pour rejoindre un village au milieu des montagnes. Jamais son rire ne la quitte. Elle fait balancer sa valise et la hisse sur le dessus de sa tête avant de commencer une longue marche. Les passagers du train, affairés aux fenêtres l'applaudissent.

De retour à Bologne, le printemps est là et je suis presque certaine que le couple laissé précédemment à Florence y est pour quelque chose.

Riparto verso la Toscana, Firenze questa volta.

Ciò che mi colpisce sono i piedi di Botticelli. Giganteschi piedi nudi che sembrano anche loro godersi la primavera. Rimango un bel po' davanti a *Porzia* di Fra' Bartolomeo, un dipinto del 1485. La storia del personaggio mi richiama : Porzia, donna della Roma antica si suicida all'annuncio della morte del marito, ingoiando del carbone ardente.

I fiori sono ovunque. Nelle pitture, sui muri, sui soffitti, sulle pareti, sulle tende, nei giardini. La testa mi gira.

Le collezioni di gioielli dei Medici a Palazzo Pitti mi fanno vivere, per il tempo della visita, le conquiste del Quattrocento e del Cinquecento. Eccomi con i miei pirati, risaliti sulle loro navi alla ricerca di corallo per ornare il corpo di Ferdinando e di sua moglie Cristina.

Vicino a Piazzale Michelangelo, davanti alla chiesa, osservo una coppia di anziani che camminano a fatica. La scena non finisce mai. Scalano i gradini e fiancheggiano il muro di pietre rosse. Sono avvolti dalla luce del tardo pomeriggio. Mi dispiace che non ci sia neanche un filo di brezza a sospingerli nella direzione desiderata. La donna si aiuta con un bastone, appoggia la sua mano sul muro per riprendere fiato o darsi lo slancio. L'uomo che era andato più avanti si gira e aspetta che lei riprenda a camminare. Lascio Firenze, porto via con me la pazienza e la determinazione di questi due personaggi.

Sophia Loren come madre coraggiosa nella *Ciociara* di Vittoria De Sica sfida la guerra e i soldati che si mettono sulla sua strada come degli ostacoli. Lei e sua figlia scendono da un treno per raggiungere un borgo tra le montagne. La sua risata non si spegne mai. Fa oscillare la valigia e la issa sopra la testa per iniziare una lunga camminata. I passeggeri del treno affacciati ai finestrini applaudono.

Di nuovo a Bologna. È arrivata la primavera e sono quasi sicura che la coppia lasciata prima a Firenze abbia un legame con questo.

Je pars en quête de nature et me retrouve dans la réserve naturelle *Dei Gessi*. Perdue dans les collines, je suis extirpée de ma contemplation par un chevreuil qui saute devant moi, si proche, avant de s'enfuir vers le haut d'une étendue verte. On m'enseigne la traduction *cervo*.

Sur le chemin du retour nous nous sommes perdus. La nuit commence à tomber. En cette fin d'hiver, elle ne se fait pas attendre. Au milieu des arbres, en contrebas, à seulement quelques mètres de nous, une mère sanglier et ses petits profitent du jour baissant pour commencer leur promenade. Trop peureux de se retrouver nez à nez avec des *cinghiale* ou autres bêtes nocturnes, nous avons vite fait de retrouver notre chemin.

Peu après, comme une joyeuse coïncidence, je regarde *Il racconto dei racconti* de Matteo Garrone. Inspiré des contes de Giambattista Basile, auteur napolitain du XVII^e siècle. *Il Pentamerone*, est un recueil, précurseur des contes de Perrault et des frères Grimm.

Dans une des parties du film, une reine ne voyant son désir d'enfant exaucé, sur le conseil d'un sorcier, finit par manger le cœur d'un monstre, préalablement cuisiné par une vierge afin de tomber enceinte.

25 avril, ce jour marque le jour de la libération de l'occupation nazie dans le pays. Bologne possède une forte histoire de résistance anti-fasciste et je découvre qu'en 2018 on chante toujours *Bella Ciao*. L'importance de ces paroles résonne encore aujourd'hui dans la bouche de mes amis qui déplorent la situation politique actuelle de l'Italie. J'apprends par la chanson le mot *seppellire*. Enterrer.

Anna Magnani court après la voiture de SS qui emporte Francesco. *Roma città aperta*, Rossellini. Au milieu de la route, devant les habitants du quartier, elle est fusillée. Son fils court à son tour vers elle avant d'être emporté au loin par un policier. Anna finit dans les bras d'un prêtre résistant, morte.

Je pars pour Genova. Dans le train qui m'y porte, quelques minutes avant d'entrer dans la ville, nous nous fauflons au travers de très hauts immeubles, le long du *Torrente Polcevera*, au loin : la mer et l'impressionnant port qui ne dort jamais. Partout, l'odeur *del forno* s'échappe, rampe au sol des ruelles, grimpe le long des édifices et va se perdre dans les hauteurs de la ville. J'engloutis la *focaccia* et il me semble engloutir la ville entière.

In cerca di natura mi ritrovo nella Riserva Naturale dei Gessi. Persa tra i colli, sono estirpata dalla mia contemplazione da un cervo che salta davanti a me, così vicino, prima di fuggire verso l'alto, nella vastità del verde. Mi è stata insegnata quel giorno la parola 'cervo'.

Tornando, ci siamo persi, la notte stava per arrivare e alla fine dell'inverno non si fa aspettare. Tra gli alberi, in basso a pochi metri da noi, una mamma cinghiale e i suoi piccoli approfittano dell'imbrunire per cominciare la loro passeggiata. La paura di ritrovarci di fronte a dei cinghiali o ad altre bestie notturne, ci fa ritrovare presto la strada.

Poco dopo, come un'allegria coincidenza, guardo *Il racconto dei racconti* di Matteo Garrone. Ispirato al Pentamerone di Giambattista Basile, autore napoletano del Seicento, precursore dei racconti di Perrault e dei fratelli Grimm.

In una parte del film, una regina che non riesce ad avere il figlio che desidera, su consiglio di un mago, per rimanere incinta mangia il cuore di un mostro cucinato da una vergine .

25 aprile. La liberazione dall'occupazione nazista nel paese. Bologna ha una grande storia di resistenza antifascista e così scopro che nel 2018 si canta ancora *Bella Ciao*. L'importanza delle parole risuona ancora oggi nella bocca dei miei amici che deplorano la situazione politica attuale dell'Italia. Imparo dalla canzone la parola 'seppellire'.

Anna Magnani corre dietro la macchina delle SS che portano via Francesco.

Roma città aperta, Rossellini.

Viene fucilata in mezzo la strada, davanti agli abitanti del quartiere . Suo figlio corre verso di lei prima di essere portato via da un poliziotto. Anna finisce tra le braccia di un prete resistente, morta.

Parto per Genova. Nel treno che mi ci porta, qualche minuto prima di entrare nella città, ci infiliamo tra palazzi altissimi, lungo il Torrente Polcevera. Lontano, il mare e l'impressionante porto che non dorme mai.

Ovunque, l'odore dei forni scappa, striscia sul pavimento dei vicoli, si arrampica lungo gli edifici e va a perdersi sulle altezze della città. Inghiotto la focaccia e mi sembra di inghiottire la città intera.

Le centre historique est un dédale de *vicoli* qu'il faut appréhender avec prudence au risque de se perdre et de se retrouver plusieurs siècles en arrière à l'époque où Gênes dominait la mer Méditerranée.

Je marche via Garibaldi et me fait écraser par la Renaissance devant les *Palazzi Tursi* et *Bianco* qui n'ont, de toute évidence, pas été édifiés pour le commun des mortels. Je tourne à gauche et descends vico Angeli, on dirait que les parois des habitations se contractent au passage des âmes qui osent déranger les allées et venues des hommes en quête d'amour qui se perdent dans les méandres de Via Maddalena. Le nom de cette rue me rassure, il est empreint d'une chaleur maternelle, c'est une étrange coïncidence si les prostituées de la ville sont concentrées dans une rue qui s'appelle Madeleine.

*Via del Campo il y a une putain
aux grands yeux couleur de feuille
s'il te prend l'envie de l'aimer
il suffit de la prendre par la main*

*et tu as l'impression de partir loin
elle te regarde avec un sourire
tu ne pensais pas que le paradis
se trouvât juste là au premier étage.*

Fabrizio de André, « *Via del Campo* », 1967

En sortant de cette étreinte je passe devant une *macelleria* de tripes et d'abats, un plat de haricots blancs, *faggioli* est exposé sur le présentoir, c'est étroit, blanc et aseptisé. Me voilà tombée dans une réalité à l'extrême opposé.

Je prends de la hauteur, un ascenseur me dépose au sommet de la ville, j'ai rendez-vous avec Fabrizio de André aux pieds de sa maison. Non loin, un mur très rose, des volets verts qui contrastent avec le vert du pin qui embrasse de son ombre la façade. C'est l'odeur de l'été qui approche dont je m'enivre maintenant. J'imagine ce que devait ressentir le *cantautore* plus connu d'Italie en regardant de ce point de vue sa ville adorée. Ma journée se termine ici avec au loin, le bruit incessant du port.

Il centro storico è un dedalo di vicoli che bisogna affrontare con prudenza per non rischiare di perdersi e ritrovarsi secoli prima, all'epoca in cui Genova dominava il Mediterraneo.

Cammino per via Garibaldi e sono schiacciata dal Rinascimento davanti ai Palazzi Tursi e Bianco che sembrano non esser stati costruiti per i comuni mortali. Giro a sinistra e scendo in vico Angeli : sembra che i muri dei palazzi si contraggano al passaggio delle anime che osano disturbare gli andirivieni degli uomini in cerca d'amore persi nei meandri di Via Maddalena. Il nome di questa strada mi rassicura, improntato di calore materno : strana coincidenza che le prostitute della città siano concentrate in una strada che si chiama Maddalena.

*Via del Campo c'è una puttana
gli occhi grandi color di foglia
se di amarla ti vien la voglia
basta prenderla per la mano*

*e ti sembra di andar lontano
lei ti guarda con un sorriso
non credevi che il paradiso
fosse solo lì al primo piano.*

Fabrizio de André, « *Via del Campo* », 1967

Uscendo da quell'abbraccio, passo davanti ad una macelleria; trippe e frattaglie, un piatto di fagioli bianchi sul bancone. Un posto stretto, bianco e asettico. Ecco-mi in una realtà completamente diversa.

Un ascensore mi porta in cima alla città, ho appuntamento con Fabrizio De André sotto casa sua. Non lontano, un palazzo rosa e delle persiane verdi contrastano con la chioma di un pino che bacia con la sua ombra la facciata. È l'odore dell'estate che arriva che mi inebria, adesso. Immagino quello che poteva provare uno dei cantautori più amati d'Italia guardando la sua città dall'alto. La mia giornata finisce così : lontano il rumore incessante del porto.

Monica Vitti doit, pour survivre à la misère qui est le maître mot de sa vie entière, faire tout un tas de choses. Dans *Teresa la ladra* de Carlo di Palma elle se retrouve arnaqueuse d'hommes riches à Gènes. En compagnie de son acolyte, habillées l'une en bleu, l'autre en rouge, elles arpentent les beaux quartiers afin de repérer une proie à dévaliser.

Nous laissons Livourne pour aller à Gènes où il est dit que les portefeuilles sautent hors des pantalons comme des poissons volants.

Elle narre sa vie misérable sans jamais s'apitoyer sur son sort avec la diction d'une enfant.

Pendant plusieurs mois, de ma fenêtre de cuisine j'ai pu observer la voisine de l'immeuble d'en face. Elle sortait souvent sur son minuscule balcon et, m'apercevant se sentait obligée de crier la météo. Parfois, si le temps n'était pas changeant depuis un moment, j'avais droit à une simple salutation de la main. Souvent je l'entendais parler fort à son mari, probablement sourd, ou crier des choses incompréhensibles aux voisines de par sa fenêtre. J'aurais reconnu sa voix entre mille. J'ai entretenu une fascination particulière pour cette femme, à tel point qu'il m'arrivait de me cacher derrière le rideau et de la filmer être.

C'était ma manière à moi de l'aimer, sans la toucher.

Un jour, à la caisse du supermarché j'ai entendu sa voix, mon coeur a fait un bond, je me suis précipitée dans la file sans même avoir fini mes achats, dans l'unique but de la voir, de près. Je la découvrais finalement, dans la banalité de son quotidien, au milieu des articles disposés sur le tapis roulant, moi qui l'avais tant fantasmée.

Un week-end de mai, la ville de Bologne ouvrait au public un grand nombre de jardins cachés, privés, habituellement non visibles. Une carte était donnée et il était possible, en poussant une porte, en s'enfonçant plus loin dans une rue, tout au fond d'un cortile, derrière une église, de découvrir des paradis insoupçonnés. Petits édens jalousement gardés et tenus à l'écart du regard des curieux. Au fond d'un jardin beaucoup trop grand pour être caché derrière un immeuble. Assise sur un banc au milieu de vieux arbres, j'écoutais le silence. Impossibile de croire que derrière ces murs il existait une autre réalité, agitée, qui ne s'accorde jamais de répit. J'étais restée en ville, celle où j'habitais, mais j'avais l'impression d'être partie en vacances pendant un court instant.

Monica Vitti, per sopravvivere alla miseria della sua vita, deve lottare contro tante cose. In *Teresa la ladra* di Carlo di Palma si ritrova truffatrice di uomini ricchi a Genova. Lei e la sua compagna, vestite una di blu e una di rosso, vagano per quartieri ricchi per identificare delle prede da rapinare.

Lasciamo Livorno e andamo a Genova dove dicevano che i portafogli saltavano fuori dai pantaloni come i pesci volanti.

Si racconta senza mai lamentarsi, con la dizione di un bambino.

Per mesi, dalla finestra della cucina ho potuto osservare la vicina del palazzo di fronte. Usciva spesso dal suo minuscolo balcone e, vedendomi, si sentiva in dovere di urlarmi le previsioni meteo. A volte, se il tempo non cambiava da un po', mi accontentavo di un semplice saluto della mano. Spesso la sentivo parlare forte con il marito, probabilmente sordo, oppure gridare delle cose incomprensibili alle vicine dalla finestra. Avrei riconosciuto la sua voce tra mille. Ero affascinata da quella donna, tant'è che mi nascondevo dietro le tende e la filmavo esistere.

Era il mio modo di amarla, senza toccarla.

Un giorno, alla cassa dal supermercato ho sentito la sua voce. Il mio cuore ha fatto un salto e mi sono precipitata in fila senza avere finito la spesa, con l'unico scopo di vederla da vicino. Finalmente la scoprivo nella banalità del suo quotidiano, in mezzo agli articoli disposti sul nastro della cassa, io che l'avevo tanto fantasticata.

Un week-end di maggio, la città di Bologna apriva al pubblico i tanti giardini nascosti e privati, normalmente invisibili. Forniti di una mappa, si poteva, aprendo una porta, arrivando in fondo a una stradina o ad un cortile, o dietro una chiesetta, scoprire paradisi insospettati. Piccoli eden gelosamente difesi dagli sguardi dei curiosi. In fondo ad un grande giardino, seduta su una panchina in mezzo agli alberi, ascoltavo il silenzio. Impossibile credere che oltre questi muri esistesse un'altra realtà, agitata, che non si dava mai un minuto di pace. Ero in città, però avevo la sensazione di essere andata in vacanza per un momento.

Je suis profondément attachée au quartier où je vis, il est rempli de petits immeubles colorés et aux formes architecturales étranges, tantôt néo-classique, tantôt art nouveau. D'immenses tilleuls y accompagnent les promenades.

Une nuit, alors que je rentrais plus tard que d'habitude je me suis effrayée toute seule en sentant une présence le long d'un grillage, dans un jardin. Mon sang s'est glacé, j'ai trouvé le courage de regarder. Derrière les grilles, des statues blanches représentant certains péchés capitaux me regardaient. Je leur ai souri et depuis, chaque fois que j'emprunte cette rue je passe saluer mes statues silencieuses, qui, malgré mon premier effroi, me font désormais sentir en sécurité.

Les frères Bertolucci réalisent un court métrage sur Bologne en 1989, dans lequel la caméra suit une petite fille vêtue d'une robe rose, courir dans la ville, déserte, où seuls quelques enfants vivent encore. On la voit sauter entre l'ombre et la lumière des arches, des *pallazzi*, faire la course dans l'impressionnante bibliothèque de l'Archiginnasio, traverser Piazza Maggiore. Elle découvre, curieuse, les sculptures de Niccolò dell'Arca, datant d'entre 1463 et 1490. Ce sont sept figures de terre-cuite, appelées le *Compianto sul Cristo morto*. Peu à peu, on découvre les visages horrifiés de Marie Madeleine, de la Madonna et autres personnages représentés, avant de découvrir le corps du christ. Les enfants entrent dans une pièce où la sculpture du Neptune est visiblement en rénovation.

La partie de cache-cache s'arrête, il fait déjà nuit, lorsqu'un orchestre arrive sur la place principale.

Je pars vers le nord.

Milan et Turin me laissent une impression de grandeur trop angoissante. Je décide d'aller écouter le calme du côté du lac d'Orta.

L'endroit est désert, on accède difficilement au village principal, il faut marcher le long d'une route interminable. Le lac se laisse découvrir puis l'île recouverte de moitié par un épais nuage de brume s'impose sous mes yeux. L'endroit semble complètement abandonné, dans l'attente du retour de quelqu'un qui actionnerait un mécanisme spécial et redonnerait vie, soudainement, à toutes les terrasses qui font face à l'eau. Je trouve une embarcation qui accepte de me mener jusqu'à l'île, au milieu du lac. À mesure que le bateau s'éloigne de la rive, l'épais nuage qui enlaçait tout jusqu'alors s'évapore et fait place à une nature verte et montagneuse au dessus de ma tête.

Je suis minuscule.

Sono profondamente legata al quartiere dove ho vissuto. È pieno di piccoli palazzi colorati con delle forme architettoniche strane, un po' neoclassiche, un po' liberty. Immensi tigli accompagnano le mie passeggiate.

Una notte stavo tornando a casa più tardi del solito e, sentendo una presenza lungo la rete di un giardino, mi si gela il sangue e trovo chissà dove il coraggio di girarmi per guardare : dietro la rete, delle statue bianche che rappresentavano alcuni peccati capitali mi guardavano. Ho sorriso loro e da allora in poi, ogni volta che prendo quella strada passo a salutare le mie statue silenziose, che nel loro terrore mi danno un senso di sicurezza.

I fratelli Bertolucci, nel 1989, hanno girato un cortometraggio su Bologna nel quale la cinepresa segue una bimba con un vestito rosa che corre per la città deserta, dove soltanto alcuni bambini vivono ancora. La bimba salta tra l'ombra e la luce dei portici, tra i palazzi, corre nella biblioteca dell'Archiginnasio, attraversa piazza Maggiore. Scopre, curiosa, le sculture di Niccolò dell'Arca risalenti alla seconda metà del Quattrocento. Sono sette figure di terracotta, chiamate *Compianto sul Cristo Morto*. Piano piano si scoprono i volti inorriditi di Maria Maddalena, della Madonna e di altri personaggi rappresentati, prima di svelare il corpo del Cristo. I bambini entrano nella sala dei restauri e incontrano la scultura del Nettuno. Smettono di giocare a nascondino che ormai è notte. Un'orchestra entra nella piazza principale.

Vado verso il Nord.

Milano e Torino mi lasciano una sgradevole impressione di grandezza che mi angoscia. Decido di cercare un po' di pace verso il lago d'Orta.

Il posto è deserto, si accede difficilmente al borgo principale : si deve camminare lungo un'interminabile strada. Allora si scopre il lago, con l'isola nel mezzo, ricoperta per metà da una spessa nebbia. Tutto sembra completamente abbandonato, in attesa del ritorno di qualcuno che azioni un meccanismo capace di ridare vita a tutte le terrazze che si affacciano sull'acqua. Riesco a trovare un'imbarcazione che accetta di portarmi sull'isola. Man mano che la barca si allontana dalla riva, il nuvolone che l'abbracciava fino ad allora evapora e si fa spazio una natura verde e montuosa sopra la mia testa.

Sono minuscola.

Arrivée sur *l'isola San Giulio*, tous les volets des maisons sont fermés, il y demeure un silence religieux qui ne s'applique cependant pas à la musique de la bruine sur l'eau et aux canards venus profiter de l'instant. Une gigantesque abbaye féminine domine. Les portes restent toutes mystérieusement closes. Sous la pluie, en silence, j'attends patiemment qu'on vienne me chercher afin d'être ramenée sur la terre ferme.

De retour au réel, je me réveille hors du rêve étrange que fut cet endroit. De la fenêtre de mon hôtel, j'observe une femme âgée vêtue d'une robe bleue à fleurs. Elle retire son linge laissé à la merci des gouttes.

Sacro GRA de Gianfranco Rosi, dans la périphérie de Rome.
Un homme et sa fille, constamment filmés depuis la fenêtre de leur pièce d'habitation conversent sur leur quotidien.
L'homme arrose ses plantes, parle de la météo, va se coucher.
Un ambulancier embrasse sa mère et lui promet de revenir la voir bien vite.
Un scientifique écoute le chuintement des larves qui parasitent certains arbres.
Un chasseur d'anguilles rôle devant son journal quotidien.

Du Nord vers le Sud.

Devant un garage romain, un gros chien blanc reste immobile. Il barre l'entrée. Au milieu d'un musée à ciel ouvert, une statue contemporaine. À l'intérieur, un néon bleu crépite. L'animal reste imperturbable face aux bruits environnants.

Villa d'Este à Tivoli, non loin de Rome.
Depuis la première écoute des *Jeux d'eau à la Villa d'Este* de Franz Liszt je n'ai cessé de rêver à la découverte de ce jardin merveilleux. S'y rendre est un pèlerinage, pour cela un seul train et il est en piteux état. Il tangué tellement que le mal de mer n'est pas loin. Aucune âme ne semble avoir voulu s'aventurer au delà du quai de gare, les voitures sont désertes. Il démarre. La ville est derrière, vite abandonnée. Lentement, des champs sont traversés, quelques habitations vides. Au détour d'un bois apparaît une cascade d'eau et des roches où la végétation est visiblement maîtresse.
Le train ralentit, Tivoli.

Arrivata sull'isola di San Giulio, tutte le persiane delle case sono chiuse, rimane un'atmosfera religiosa e silenziosa che non si applica alla musica della pioggerellina sull'acqua e alle papere che si godono l'istante. Una gigantesca abbazia femminile domina il paesaggio. Le porte rimangono misteriosamente chiuse. Sotto la pioggia, in silenzio, aspetto con pazienza che qualcuno venga a prendermi per riportarmi sulla terraferma.

Di ritorno al mondo reale, mi sveglio dallo strano sogno che era stato quel posto. Dalla finestra del mio albergo, osservo una donna anziana con un vestito blu a fiori. Ritira le lenzuola lasciate alla mercé della pioggia.

Sacro GRA di Gianfranco Rosi, periferia di Roma.
Un uomo e sua figlia, continuamente ripresi dalla finestra del loro appartamento, parlano del loro quotidiano.
L'uomo innaffia le piante, parla del meteo e va a dormire.
Un paramedico bacia sua madre e le promette di tornare a vederla presto.
Uno scienziato ascolta il fischio di alcune larve parassite degli alberi.
Un cacciatore di anguille si lamenta davanti al giornale.

Da Nord verso Sud.

Davanti ad un garage romano, un enorme cane bianco rimane immobile. Ne sbarrà l'entrata. In mezzo a un museo a cielo aperto, una statua contemporanea. Dentro, un neon blu crepita. L'animale rimane imperturbabile di fronte ai rumori circostanti.

Villa d'Este a Tivoli, vicino Roma.
Da quando ho ascoltato per la prima volta *Jeux d'eau à la Villa d'Este* di Franz Liszt ho pensato solo alla scoperta di questo meraviglioso giardino. Andarci è un pellegrinaggio, c'è un treno solo ed è in pessimo stato. Dondola così tanto che fa venire il mal di mare. Nessun' anima sembra abbia voluto avventurarsi al di là del binario, i vagoni sono vuoti. Il treno parte. La città resta indietro, presto abbandonata. Pian piano attraversiamo i campi, le case vuote. Alla svolta di un bosco, appaiono una cascata e delle rocce. Qui, la vegetazione è visivamente padrona.
Il treno rallenta, ecco Tivoli.

Avant d'arriver à la Renaissance il faut traverser la ville et la période romaine, porté par le vent de *l'Appennino*. Au sommet de la cité antique il ne reste qu'à franchir l'enceinte des murs qui sépare les mortels du paradis. Impossible de croire qu'au delà se trouve une villa gigantesque et des jardins en contrebas. Les fontaines jouent leur propre musique et chacune apporte une note différente à la partition générale. Diane d'Ephèse et ses multiples mamelles d'où jaillissent la fertilité, tend ses bras et accueille la vie en son sein.

De retour à Bologne, le mois de juin commence et une pluie torrentielle s'abat sur la ville et ses alentours. L'eau s'infiltre par la fenêtre et noie tout le salon, la puissance du vent bat les carreaux de la fenêtre et elle s'ouvre en grand. L'intérieur comme l'extérieur n'est plus qu'une gigantesque flaque qu'il faudra éponger.

Au Palazzo Comunale il y a la statue d'un chien, mystérieux, dressé sur ses pattes avant. Il s'appelle Tago. En 1777 le chien attendait à la fenêtre d'un *palazzo* que son maître rentre. Un jour, trop heureux de le voir arriver, celui-ci se jette du haut de son perchoir. Fut érigée une statue de Tago le chien, à la mémoire de la fidélité qu'il portait envers son propriétaire.

Assunta, jeune sicilienne jouée par Monica Vitti se fait enlever puis abandonner par un homme peu recommandable. Afin de défendre son honneur elle décide de partir à sa poursuite jusqu'en Angleterre, munie d'un pistolet. Les femmes dansent avec les femmes et les hommes avec les hommes. Ils s'observent mutuellement, dans les intérieurs pour les unes, sur le toit pour les autres. Jeux de regards comiques, bravants les interdits dans *La ragazza con la pistola* de Mario Monicelli.

Plus au Sud encore.

Villa Cerami à Catane, autrefois la résidence d'une grande famille, désormais un des pôles de l'université de la ville. Des balustrades sculptées, de la vigne vierge le long des murs et un très grand arbre. La couleur de l'Etna est partout, sur les murs de tous les bâtiments ou sur le sol, le noir reflète la puissance du volcan. Le marché au poisson est rempli d'hommes. Ils crient, chahutent, malmènent les grands bacs colorés dans lesquels trônent les pêches de ce matin. La victoire revient à qui aura la palme de la fraîcheur, le sourire des clientes, le rire de leurs enfants. On frappe sur les poissons avec des bouquets de persil frais pour éloigner les mouches. On pèse les coquillages dans des balances en cuivre, on se dispute le prix du kilo. Habitué ou pas c'est la même loi, il faut s'y faire. Si la prise de décision est trop longue, d'autres attendent derrière.

Prima di arrivare al Rinascimento bisogna attraversare la città e il suo periodo romano, portati dal vento dell'Appennino. In cima alla città antica, non resta che oltrepassare le mura che separano i mortali dal paradiso. Impossibile credere che al di là di esse ci sia una villa gigantesca con dei giardini al di sotto. Le fontane suonano le loro musiche ed ognuna di loro offre una nota diversa alla partitura. Diana di Efeso con le sue mammelle dalle quali scorga la fertilità, tende le braccia e accoglie la vita nel suo seno.

Tornata a Bologna, all'inizio del mese di giugno, una pioggia torrenziale si abbatte sulla città e nelle zone circostanti. L'acqua si infila dalla finestra e il soggiorno annega, la potenza del vento sbatte contro i vetri e le finestre e si aprono. Dentro e fuori è tutto una gigantesca pozzanghera che bisognerà assorbire.

Al Palazzo Comunale c'è la statua di un cane misterioso, in equilibrio sulle zampe. Si chiama Tago. Nel 1777 il cane aspettava alla finestra di un palazzo che tornasse il suo padrone. Un giorno, troppo felice di vederlo tornare si buttò giù dal suo trespolo. Così fu scolpita una statua di Tago il cane, in memoria della fedeltà verso il suo padrone.

Assunta, giovane siciliana interpretata da Monica Vitti, si fa portare via e poi abbandonare da un uomo poco raccomandabile. Per difendere il suo onore decide di seguirlo fino in Inghilterra, munita di una pistola. In una casa alcune donne ballano tra di loro, alcuni uomini ballano sui tetti di rimpetto. Si osservano a vicenda. Comici giochi di sguardi sfidano i divieti nella *Ragazza con la pistola* di Mario Monicelli.

Ancora più a Sud.

Villa Cerami a Catania, storica residenza nobiliare, ormai è una parte dell'università della città. Ringhiere scavate, tralci di vite che si arrampicano sui muri e un enorme albero. Il colore dell'Etna è ovunque, sui muri di tutti i palazzi, nelle pietre delle strade, il nero riflette il potere del vulcano. Il mercato del pesce è pieno di uomini. Gridano, scherzano, maltrattano le bacinelle colorate nelle quali troneggia il pescato del giorno. La vittoria spetterà al più fresco, quello che si meriterà il sorriso delle clienti e le risate dei loro bambini. Frustano il prezzemolo fresco contro il pesce per allontanare le mosche. Pesano crostacei e molluschi sulle bilance di rame, discutono sul prezzo. Per i clienti e per i turisti di passaggio, questa è la regola. Bisogna scegliere in fretta, la fila è lunga.

À l'écart des étals, une camionnette verte : *l'Ape car*.

Sous l'oeil d'un vieillard, des herbes fraîches à la main, un homme plus jeune décortique minutieusement des tonnes et des tonnes de crevettes. Sa cigarette à la bouche se consume seule. La cendre vient joyeusement se mêler au tas de crustacés dépiautés. De grands parasols rouges ou blancs font de l'ombre aux marchandises. Il faut faire vite avant que la glace ne fonde. De l'eau coule au sol le long des pavés. On jette des seaux par dessous les tables. Plus tard, il ne reste plus que les cagettes blanches et bleues, vidées. Quelques hommes ayant survécu à la marée humaine frottent énergiquement ces dernières.

Sur la route qui mène vers Syracuse, un grand camion barre presque la route. En arrivant à sa hauteur, l'homme qui se trouve devant sourit. Son chargement est impressionnant : des oignons blancs ayant des dimensions jamais vues jusqu'alors. L'homme vend une variété d'oignons typique du sud de la Sicile qu'on appelle *Giarratana*. Ses mains sont aussi grosses que ses légumes. D'un air inquietant il en empoigne un et explique en dialecte les modalités pour une cultivation pérenne.

Sur les bords de la ville, en contrebas de ses limites, des rochers font office de plage. Des familles s'y installent. Un groupe d'hommes en slip de bain ont déposé leurs serviettes côte à côte. Entre les verts, les roses et les orangés des tissus, le bleu de l'eau, le gris de la roche et le jaune des algues c'est un tableau vivant. Vu d'ici, les hommes sont assez petits, ils bougent lentement à l'intérieur de la toile. L'un d'eux se penche, ramasse quelque chose. Un autre, allongé, ne bouge pas et fait prendre à son ventre énorme quelques rayons de soleil. Un enfant parmi eux s'approche un peu trop du bord, il est vite rattrapé par un de ses aînés. Ils jouent certainement tous une pièce de théâtre où l'improvisation est le mot d'ordre.

Perché sur un rocher au bord de l'eau, un petit garçon observe un groupe de plus grands que lui chahuter dans l'eau. Les autres s'éclaboussent, rient très fort, se jouent de la tranquillité qui règne sur les rochers.

Le garçon soupire.

Lontano dalle bancarelle, un furgone verde : l'Apecar.

Sotto lo sguardo di un vecchio, erbe fresche alla mano, un giovane sta sgusciando accuratamente tonnellate di gamberi. Con la sigaretta in bocca che si consuma da sola. La cenere si mischia allegramente al mucchio di crostacei spellati. Gli ombrelloni rossi e bianchi fanno ombra alle merce. Bisogna fare presto prima che si scioglia il ghiaccio. L'acqua scivola lungo le piastrelle. Dei secchi pieni vengono lanciati sotto le bancarelle. Più tardi, restano soltanto delle bacinelle bianche e blu, vuote. Alcuni uomini sopravvissuti a quella marea umana le strofinano con energia.

Sulla strada per Siracusa, un furgone quasi ci sbarrava la strada. Arrivando alla sua altezza, l'uomo alla guida mi sorride. Il suo carico è impressionante : cipolle bianche con delle dimensioni mai viste fino ad allora. Quell'uomo vende una specie tipica del sud della Sicilia : la cipolla *Giarratana*. Le sue mani sono grosse come i suoi ortaggi. Con uno sguardo inquietante ne impugna uno e spiega in dialetto la tecnica della coltivazione perenne.

Ai lati della città, giù dai suoi confini, delle rocce fungono da spiaggia. Delle famiglie si stabiliscono lì. Un gruppo di uomini con gli slip da bagno ha disteso una fila intera asciugamani. Il verde, il rosa, l'arancione dei tessuti, il blu dell'acqua, il grigio della roccia e il giallo delle alghe sono un tableau vivant. Visti da qui gli uomini sembrano piccolissimi e si muovono lentamente dentro la tela. Uno di questi si abbassa e raccoglie qualcosa. Un altro, sdraiato, non si muove e fa prendere qualche raggio di sole alla sua grande pancia. Un bambino, fra di loro, si avvicina un po' troppo a riva ed è subito acchiappato da uno dei suoi genitori. Stano sicuramente tutti recitando una parte in cui l'improvvisazione è la parola d'ordine.

Arroccato su una roccia sopra il livello del mare, un bambino osserva un gruppo di giovani più grandi di lui che giocano nell'acqua. Questi si schizzano, si prendono gioco della tranquillità che regna sulle rocce.

Il ragazzino sospira.

Je grimpe en haut du clocher de San Giovanni Battista à Raguse et découvre la Sicile que je m'étais imaginée, des petites montagnes à perte de vue, un paysage aride aux multiples déclinaisons d'ocre. Le vent chaud venu d'Afrique me souhaite la bienvenue.

Il existe une ville au sud de l'île dont le nom est impossible à prononcer. Entourée de roches imposantes qui embrassent les rues et la *piazza principale*.

Pour s'éloigner de l'agitation du bourg il faut gravir un sentier, au sommet l'église San Matteo veille à ce que la nuit illumine la ville.

L'été s'achève, la chaleur du jour est tombée, partie se reposer quelques heures encore avant de reprendre son travail. Du haut de ce rocher qui semble dominer l'île, un vent marin arrête le temps. J'imagine l'Italie à perte de vue, les fenêtres entreouvertes des chambres qui apportent l'air salvateur de la nuit.

Tous dorment.

Au delà de *l'isola* respirent d'autres êtres sur qui je veille depuis mon perchoir.

Après tout, demain est un autre jour.

Je décide de ne pas partir de l'Italie, il manque une saison à mon arc,
je n'ai pas vu l'automne.

Mi arrampico in cima al campanile di San Giovanni Battista a Ragusa e scopro la Sicilia così come me l'ero immaginata. Montagne basse a perdita d'occhio, un paesaggio arido con molteplici sfumature di ocre. Il vento caldo dell'Africa mi dà il benvenuto.

Esiste una città nel sud dell'isola il cui nome è impronunciabile. Circondata da rocce gigantesche che abbracciano le strade e la piazza principale.

Per allontanarsi dall'agitazione del borgo, bisogna salire su un sentiero verso la chiesa di San Matteo, che bada che la notte illumini la città.

L'estate sta per finire, il calore del giorno, ormai stanco, va a riposarsi qualche ore prima di riprendere il suo lavoro. Dall'altezza di questa rupe che sembra dominare l'isola, un vento marino ferma il tempo.

Immagino l'Italia a perdita d'occhio, le finestre socchiuse delle camere che portano l'aria salvatrice della notte.

Tutti dormono.

Al di là dell'isola respirano altri esseri sui quali veglio dal mio trespolo.

Dopotutto, domani è un altro giorno.

Decido di non andarmene dall'Italia, ho ancora una stagione nella mia faretra,
non ho visto l'autunno.

Dans la dernière partie du film *Siamo Donne*, régie par Visconti, Anna Magnani qui joue son propre rôle se retrouve en litige avec un chauffeur de taxi qui lui demande de payer 1 lire de supplément sur la course pour son chien. Celle-ci n'obtempère pas et traîne l'homme au commissariat afin de savoir qui aura raison dans l'affaire. Théâtrale, Anna mène le jeu, son animal dans les bras.

À Bologne ce jour-là un vent glacial paralyse les rues. Une femme vêtue d'un immense manteau de fourrure beige promène en laisse son teckel emmitoufflé dans une cape, à sa mesure, aux motifs écossais.

Furtive parenthèse avant l'hiver.

Sur le bord du lac Majeur, un bateau fait la liaison avec les îles. Un couple de touristes regardant l'horizon, cheveux aux vent, s'enlacent. L'homme pose délicatement sa main sur l'épaule de la femme, la main glisse caressant le dos.

Peu à peu se dessine *l'isola Madre*, bientôt l'embarcation s'y arrête et je réalise que si le paradis existe c'est la représentation que je m'en fais. Toutes les espèces, ou presque, de plantes au monde y sont représentées. L'arche de Noé de la végétation recluse au milieu d'un lac. Des fourrés cachent une clairière entourée de grands arbres d'où jaillissent de façon calculée des rayons de lumière faisant briller l'herbe. Au loin des silhouettes blanches apparaissent : des paons. Le jardin et les fleurs sont aménagés pour la promenade, rien n'est laissé au hasard, l'esprit doit pouvoir se perdre dans la volupté des couleurs. Une arche de glycines emmène le regard vers le lac et les montagnes qui l'entourent. À cette heure-ci, dans la cour, les palmiers font de l'ombre aux nénuphars du bassin. Plus tard on se prend les pieds dans les racines gigantesques et apparentes d'un arbre centenaire ayant résisté à toutes les tempêtes. Combien d'histoires et de secrets sont enfermés dans la mémoire de ce théâtre naturel ?

Pour parer à l'ennui d'un dimanche pluvieux il est décidé que l'on irait manger du poisson frais à Comacchio, là où des affluents du *fiume* Réno viennent se jeter dans l'Adriatique. Un paysage souvenir de Normandie. Le long de la route déserte, une station essence, le vent dans les arbres, l'apocalypse approche.

Nell'ultima parte del film *Siamo Donne* di Visconti, il personaggio interpretato da Anna Magnani si ritrova a litigare con un autista di taxi che li chiede 1 lira in più per il trasporto del suo cane. Anna non cede e trascina l'uomo alla stazione di polizia con l'intento di sapere chi ha ragione. Teatrale, Anna guida la battaglia, con il suo animaletto tra le braccia.

A Bologna, quel giorno, un vento glaciale paralizzava le strade. Una donna coperta da un'immensa pelliccia beige faceva passeggiare il suo bassotto avvolto in un mantello tartan fatto su misura per lui.

Furtiva parentesi prima dell'inverno.

Sulle rive del Lago Maggiore, una barca fa la spola verso le isole. Una coppia di turisti guarda l'orizzonte, una mano scivola carezzando una schiena.

Pian piano appare l'isola Madre, presto l'imbarcazione si ferma e realizzo che se il paradiso esistesse, quella sarebbe la mia personale rappresentazione. Tutte, o quasi, le specie di piante esistenti al mondo sono rappresentate lì. Un'arca di Noè della vegetazione eremita nel mezzo del lago. Dei cespugli nascondono una radura circondata da alberi giganteschi da cui filtrano, in modo quasi calcolato, dei raggi di sole che danno luce all'erba. Lontano delle sagome bianche : pavoni. Il giardino è fatto apposta per passeggiare, niente è lasciato al caso, lo spirito deve perdersi nella voluttà dei colori. Un arco di glicine conduce lo sguardo verso il lago e le montagne che lo circondano. C'è un'ora in cui le palme fanno ombra alle ninfee della fontana davanti alla casa. Più tardi, i piedi inciampano nelle enormi radici di un albero centenario sopravvissuto a tutte le tempeste. Quante storie e segreti sono racchiusi nella memoria di questo teatro naturale ?

Per far fronte alla noia di una domenica piovosa si è deciso di andare a mangiare del pesce fresco a Comacchio, dove gli affluenti del fiume Reno si gettano nell'Adriatico. Un paesaggio che ricorda la Normandia. Lungo la strada deserta, un distributore di benzina, il vento fra gli alberi, l'apocalisse si avvicina.

Napoli non è Italia sur une banderole militante de Naples.

Je me lance à la poursuite d'une femme dont les bruits de talons sur les pavés de la ville sont une musique à mon oreille. Pantalon de skaï argenté, fourrure animale claire, ongles longs et rouges elle arpente l'hostilité de la rue, des sacs de courses transparents entre les doigts. Je n'ai pas vu son visage mais je sais que j'ai fait sa rencontre. Elle marchait plus vite que moi. Agile comme un chat, elle slalomait entre les voitures, évitait les scooters, se fichait de la présence du trottoir. Essoufflée, je l'ai laissée s'enfuir.

La tradition veut qu'à *Capodanno*, pour célébrer l'année qui se termine et celle qui arrive, soient lancés des feux d'artifice. *Spara fuochi*.

Dans *Viaggio in Italia*, Rossellini invite Ingrid Bergman à se promener entre les ruines de son mariage et celles de Pompéi, la cité antique ensevelie par l'éruption du Vésuve en 79 avant J-C.

À Bologne, j'ai vécu dix mois dans un quartier bruyant du centre ville, loin des grands tilleuls que j'aime tant. Depuis le balcon on peut voir la terrasse d'en face. De dos, une petite statue de la Venus de Botticelli nous montre son derrière.

À Padoue, des pèlerins viennent du monde entier pour poser la main sur la tombe de marbre de *Sant'Antonio di Padova*. Aux travers de leurs mains, unique contact physique avec l'espoir, des milliers d'âmes viennent caresser la pierre devenue sacrée. Après une prière silencieuse, ils repartent libérés vers la suite de leur vie.

On me conte l'histoire de la *Madonna coppedta*. On dit que quelque part dans la ville, il existe un endroit où l'on peut voir sur la façade d'un *palazzo* une couverture mystérieuse. On peut passer devant plusieurs fois par jour et ne jamais s'en rendre compte. Derrière ce voile se cacherait une Madonne. On dit que celle-ci est découverte une fois par an pour qui aura la chance de l'apercevoir. On ne sait jamais quand, ni par qui. Cette histoire me plaît beaucoup.

Je décide d'enquêter sur le mystère pour tenter de le résoudre.

Napoli non è Italia scritto su una bandiera militante a Napoli.

Mi metto ad inseguire una donna. Il rumore dei suoi tacchi sul pavimento della città è musica al mio orecchio. Pantaloni di skaï argentato, pelliccia chiara, unghie lunghe e rosse, passeggia nell'ostilità della strada, con i sacchi della spesa fra le dita. Non ho visto il suo volto però so di aver fatto un incontro. Camminava più veloce di me. Agile come un gatto, facendo slalom fra le macchine, schivando i motorini, non le importava del marciapiede. Senza fiato, la lascio fuggire.

La tradizione vuole che a Capodanno, per celebrare l'anno che finisce e quello che arriva, si sparino i fuochi.

In *Viaggio in Italia*, Rossellini porta Ingrid Bergman a spasso fra le rovine del suo matrimonio e quelle di Pompei, la città antica seppellita dall'eruzione del Vesuvio nel 79 d.C.

A Bologna ho vissuto dieci mesi in un quartiere rumoroso del centro, lontano dai tigli che amo tanto. Dal balcone si poteva vedere la terrazza di fronte. Di spalle, una piccola statua della Venere di Botticelli mostrava il sedere.

A Padova, pellegrini vengono da tutto il mondo per appoggiare la mano sulla tomba di marmo di Sant'Antonio. Con le loro mani, unico contatto fisico con la speranza, miliardi di anime vengono ad accarezzare quella pietra diventata sacra. Dopo una preghiera silenziosa, ripartono più leggeri verso loro vite.

Qualcuno mi racconta la storia della Madonna Coperta. Da qualche parte nella città, la facciata di un palazzo mostra un misterioso tendaggio. Ci si può passare davanti più di una volta al giorno senza mai rendersene conto. Dietro quel velo si nasconderebbe una Madonna. Si dice che questa venga scoperta una volta all'anno per chi ha l'opportunità di vederla. Non si sa mai quando e da chi. Questa storia mi piace molto.

Decido di indagare sul mistero per provare a risolverlo.

Un soir, alors que je déambule non loin de cette fameuse statue, j'accoste deux hommes d'un autre temps. Ils sont habillés comme dans les vieux films italiens que j'emprunte à la bibliothèque. Je tente ma chance :

-*Vous êtes de Bologne ?*

-*Oui* Je leur narre, pleine d'entrain, l'histoire.

La vérité c'est que le propriétaire de l'immeuble ne souhaite pas débloquer de fonds pour la rénovation de la statue qui se cache derrière le voile, alors il la cache pour éviter qu'elle ne se détériore davantage.

Je n'y crois pas une seconde.

Le problème de la ville c'est surtout tous ces tags qui ruinent le paysage ! Vous les jeunes vous n'avez pas autre chose à faire que d'abîmer le patrimoine ?

Je m'offusque que ces vieux personnages m'aient sortie si brutalement de ma rêverie. *Les tags ? C'est de la poésie contemporaine Monsieur.*

Je les quitte et continue ma marche nocturne, je viens me placer sous la statue et la salue, persuadée que derrière sa couverture, aveugle n'ayant de sens que pour les bruits environnants, ayant entendu la conversation, elle me sourit.

À la *Certosa*, cimetière monumental de Bologne je m'étonne de la façon dont sont rangés les morts. D'immenses murs dans lesquels des niches accueillent les corps. Certains sont au ras du sol, d'autres touchent presque les nuages. Y a-t-il une hiérarchisation des âmes et si oui dans quel sens se fait-elle ?

On naît pauvre, on meurt pauvre. Et pareillement lorsqu'on est riche.

Où sont les pauvres ? En bas, moins près des cieux ? Ou peut-être les riches tiennent-ils une place plus proche du bas afin de faciliter les visites avec leurs proches. Restent-ils à hauteur humaine ?

Pendant des mois je réalise le rêve de milliers d'enfants, je travaille sur le train touristique de la ville. Grand soleil ou pluie battante, le petit train rouge gravit chaque jour la colline qui mène vers la *Basilica di San Luca*, sanctuaire et lieu de pèlerinage.

Una sera che stavo passeggiando vicino a questa famosa statua, mi imbatto in due uomini venuti da un altro tempo. Sono vestiti come nei vecchi film italiani che prendo in prestito in biblioteca. Tento la fortuna :

-*Siete di Bologna ?*

-Sì. Racconto, entusiasta, la storia.

La verità è che il proprietario di quel palazzo non vuole sbloccare i fondi per il restauro della statua che si nasconde dietro il velo, allora la nasconde per evitare che si deteriori di più.

Non ci credo neanche per un secondo.

Il problema della città sono soprattutto le scritte sui muri che rovinano il paesaggio ! Voi giovani non avete altro da fare che rovinare il nostro patrimonio ? Per colpa di questi vecchi personaggi vengo brutalmente strappata alla mia fantasticheria. *Le scritte ? È poesia contemporanea, signore.*

Li lascio e continuo la mia camminata notturna. Vado sotto la statua e la saluto, convinta che dietro la sua coperta, cieca, sensibile solo ai rumori circostanti, abbia sentito il dialogo e mi stia sorridendo.

Nella Certosa, cimitero monumentale di Bologna, mi stupisce il modo in cui sono ordinati i defunti. Pareti immense scavate da piccole nicchie che accolgono i corpi. Alcune sono al livello più basso, vicino alla terra, altre toccano quasi le nuvole. Esiste una gerarchizzazione delle anime ? Se esiste, come si fa ?

Se nasci povero, muori povero. Quando sei ricco, uguale.

Dove vengono messi i poveri ? Giù, meno vicino ai cieli ? Oppure forse i ricchi hanno il posto più in basso per facilitare le visite della famiglia. Rimangono ad altezza umana ?

Per mesi realizzo il sogno di miliardi di bambini : lavoro sul trenino turistico della città. Sole o pioggia, il trenino rosso sale ogni giorno sui colli che portano verso la Basilica di San Luca, santuario e luogo di pellegrinaggio.

Après un an passé en Italie, je me rends compte de l'urgente nécessité de traverser cette expérience, par moi-même. Je suis loin de ce qui devrait être « ma maison ». Aujourd'hui, de par la situation de précarité dans laquelle j'ai choisi de me mettre, j'ai oublié pourquoi je suis restée. J'oublie parce que les difficultés d'adulte auxquelles je fais face me font perdre la notion de la beauté qui m'entoure. Ce soir je vais retrouver mes amis, je m'y rends à bicyclette et je souffre. Je souffre parce que j'ai oublié.

En ouvrant la porte de l'appartement, je me rappelle, instantanément. Ludovica commence à chanter, Niccola l'accompagne à la guitare, un inconnu sort son accordéon. Alors que je m'inquiète de ce dont je me nourrirai demain, s'offre à mes yeux un spectacle d'une beauté simple et sincère.

Voilà ce que mon voyage m'apprend, jour après jour, j'oublie et je me rappelle. Chaque fois qu'il est au bord du précipice, prêt à disparaître, le souvenir de ma décision m'apparaît, par des signes, des sons, des personnes qui me rassurent et grâce à la chaleur de la bienveillance qui m'entoure de ses bras, je me retrouve.

Fin mars, je pars respirer l'air marin de la Ligurie. Sur le *lungomare* de Nervi, je croise le long de la mer, assis sur des bancs face à l'immensité tout un tas de personnages aux âges variés. Agnès Varda m'apparaît, paisible. Sur le dessus de sa tête, une mèche de cheveux remue doucement. De dos, son sosie m'annonce sa prochaine disparition.

Le printemps ce jour-là prend la forme d'une chanson de Ludovica. Sur le balcon, au rythme de ses notes, flottent les linges de table de la voisine du dessus. On arrive presque à s'imaginer la campagne, mais on entend encore un peu trop les voitures passer sur le *viale* non loin.

Une autre musique accompagne une image pittoresque : *nonna* Eugenia casse des noix. C'est la patronne d'un restaurant dans lequel je vais prendre mon café lorsque le train rouge s'arrête. Elle s'est prise d'affection pour moi, elle embrasse mon front chaque fois que je viens lui rendre visite. Elle casse des noix, pousse de ses mains les coques, recommence. *On fera des gâteaux, des salades* me dit-elle.

Un anno passato in Italia mi aveva fatto capire l'urgenza di vivere quest'esperienza, lontana da quella che dovrebbe essere « casa mia ». Oggi, a causa della precarietà della vita che ho scelto, mi dimentico del perché sono rimasta. Me ne dimentico perché le difficoltà della vita adulta mi fanno perdere il senso della bellezza che mi circonda. Stasera vado a trovare degli amici, ci vado con la bicicletta e soffro. Soffro perché dimentico.

Aprendo la porta dell'appartamento, mi ricordo, istantaneamente. Ludovica inizia a cantare, Nicola la accompagna con la chitarra, uno sconosciuto suona la fisarmonica. Mentre sto lì a preoccuparmi di ciò che mangerò domani, si offre al mio sguardo uno spettacolo dalla bellezza umile e sincera.

Ecco quello che mi insegna il mio viaggio, giorno dopo giorno : dimentico e ricordo. Ogni volta che è sull'orlo del precipizio, pronto a sparire, il ricordo della mia decisione appare attraverso segni, suoni, persone che mi assicurano, e grazie al calore della benevolenza che mi circonda con le sue braccia, mi ritrovo.

Fine marzo, vado a respirare l'aria marina della Liguria. Sul lungomare di Nervi, seduti su delle panchine di fronte all'immensità, un sacco di personaggi. Agnès Varda mi appare, serena. Sopra la sua testa, una ciocca di capelli si muove. Di spalle, la sua sosia ne annuncia l'imminente sparizione.

La primavera quel giorno aveva preso la forma di una delle canzoni di Ludovica. Sul balcone, a ritmo delle sue note musicali, fluttua la biancheria della vicina del piano di sopra. Quasi quasi possiamo immaginarci di essere in campagna, peccato si sentano ancora troppo le macchine che passano sul viale vicino.

Un'altra musica, accompagna un'immagine pittoresca : nonna Eugenia schiaccia delle noci, spinge con le mani le bucce vuote, ricomincia. È la proprietaria di un ristorante nel quale vado a prendere il caffè quando il trenino rosso si ferma. Penso che mi abbia preso in simpatia perché mi bacia la fronte ogni volta che vado a salutarla. *Dopo facciamo i dolci e dell'insalata* mi dice.

Pour assouvir mon besoin de solitude et me noyer dans la foule, je pars à Rome.

Je suis des couples de personnes âgées, comme à mon habitude afin de m'approprier les lieux. Devant une fontaine ils observent une carte de la ville, devant les tableaux dans les musées ils prennent une pause, dans les rues ils marchent en cadence.

À la terrasse d'un bar il n'y a que des hommes, ils regardent une partie de *calcio* et la commentent bruyamment. Je les observe. Ils me jettent un regard curieux puis, par une seconde de silence ils acceptent ma présence, avant de reprendre leurs commentaires. Je suis invitée à rester, seulement si je reste muette et discrète.

Le long du *Tevere* j'ai l'impression d'être à Paris. Les branches des arbres plongent dans le fleuve.

Sur l'île Tibérine où naissent historiquement tous les bébés romains, des enfants en vacances lèchent leurs glaces.

Je marche et suis interpellée par une série d'étonnants objets le long du trottoir. Plus loin je découvre un mot écrit sur un bout de carton « Musée à ciel ouvert ». Assis non loin de la pancarte, Fausto delle Chiaie. Rigolo personnage de Rome, artiste de rue farfelu il interroge les passants par des objets et dessins à son image. Je lui parle d'une scène filmée quelques semaines auparavant au travers de la vitre d'un coiffeur-barbier, je lui montre.

Il s'écrit : *Je dois te faire un barbacapelli ! En souvenir de notre rencontre.*

Il dessine sur un carton un bonhomme dont les cheveux se confondent avec la barbe et m'explique qu'il en dessinait à une époque des dizaines par jour, avant d'arrêter. Il a le regard illuminé, l'air rieur. Ses cheveux gris viennent chatouiller ses lunettes rondes et rafistolées.

Je voudrais filmer son dessin sur le rebord d'un évier, dans une salle de bain pour lui rendre hommage. Nous avons convenu que s'il était encore là lors de mon prochain voyage à Rome, je devrais de nouveau venir à sa rencontre.

Le vent se lève, il referme un bouton de son col et c'est sur ce geste que je le salue, reprenant ma balade solitaire.

Per soddisfare il mio bisogno di solitudine e di affogare nella folla, parto per Roma.

Seguo delle coppie di persone anziane, come al solito, per appropriarmi dei luoghi. Osservano una mappa della città davanti ad una fontana, fanno una pausa davanti ai dipinti nei musei, per le strade camminano con lo stesso passo.

Sulla terrazza di un bar ci sono soltanto uomini, guardano una partita di calcio e commentano rumorosamente il gioco. Li osservo. Mi gettano uno sguardo di curiosità e dopo un secondo di silenzio, accettano la mia presenza. Poi riprendono i commenti. Sono invitata a restare, solo se rimango muta e discreta.

Sul Lungotevere ho la sensazione di essere a Parigi.

I rami degli alberi si tuffano nel fiume.

Sull'isola Tiberina dove nascono storicamente tutti i bimbi romani, dei bambini in vacanza leccano il loro gelato.

Cammino e sono incuriosita da una strana serie di oggetti lungo il marciapiede. Più avanti scopro una scritta su un pezzo di cartone : « Museo a cielo aperto ». Seduto vicino al cartello, Fausto delle Chiaie. Buffo personaggio di Roma, artista di strada stravagante, interroga i passanti con oggetti e disegni che gli somigliano : scorbutici.

Gli racconto una scena che ho filmato qualche settimana prima fuori dalla vetrina di un barbiere e gliela faccio vedere.

Esclama : *Ti devo fare un barbacapelli ! In ricordo del nostro incontro.*

Disegna su un cartone un volto strano, in cui capelli e barba si confondono e mi spiega che una volta ne disegnava una decina al giorno, prima di smettere.

Ha lo sguardo pieno di luce, gli occhi sempre pronti a ridere. I suoi capelli grigi fanno il solletico ai suoi occhiali rotondi e sistemati.

Vorrei filmare il suo disegno sul bordo di un lavandino in un bagno per rendergli omaggio. Abbiamo deciso che se c'è ancora al mio prossimo viaggio per Roma, devo passare a salutarlo.

Si alza il vento, chiude il bottone del suo colletto e su questo gesto ci salutiamo, riprendo la mia passeggiata solitaria.

Deux voiles blancs s'agitent devant moi.
Deux Soeurs. L'une lève le bras et indique une direction.
Je décide de les suivre pendant de longues minutes. Je marche derrière elles.
À droite, l'entrée d'un parc.
J'ai laissé les Soeurs sur un banc, je me retrouve seule au milieu du jardin.
J'écris un message.
Je suis dans un joli jardin à Rome, entourée d'orangers. Le ciel est gris, petit à petit les personnes désertent l'endroit et je me retrouve seule avec les pigeons.

Je suis rentrée à Bologne, je m'occupe d'une petite fille qui s'appelle Vittoria. Son prénom veut dire victoire, je réfléchis plus à la signification de son prénom que lorsque je l'entends en français. Pour aujourd'hui ce qu'elle a gagné c'est une journée avec moi, pas sûr que ce soit une réjouissance.
Je lui lis l'histoire de « *Lupo e Lupetto* ». Un grand loup vit seul et profite allègrement de sa colline. Un jour, un petit loup arrive et vient troubler sa tranquillité. Petit à petit le grand loup s'habitue à sa présence jusqu'au jour où le petit loup disparaît. Le grand loup est préoccupé et triste de la disparition, lui qui vivait solitairement.

*Et un jour, à l'horizon apparut un petit point
mais un point tellement petit que seul le grand Loup, après avoir attendu aussi longtemps pouvait penser que quelque chose s'approchait.
Son coeur battait de joie.
C'était la première fois.*

Les deux amis se retrouvent.
Vittoria feint d'être soulagée, elle connaît déjà l'histoire.

Après la procession religieuse de la Madonna di San Luca, sainte patronne de la ville, on découvre une petite statue du centre ville pendant quelques jours. C'est l'unique occasion de la voir.

Seuls les plus courageux affrontent les pluies battantes du mois de mai, traversant la *Piazza Maggiore* armés de parapluie. Un musicien de rue joue du violon.

Due veli bianchi si muovono davanti a me.
Due suore. Una alza il braccio e indica una direzione.
Decido di seguirle per un po'. Cammino dietro di loro.
A destra, l'entrata di un parco.
Ho lasciato le suore sedute su una panchina, mi ritrovo da sola nel mezzo del giardino.
Scrivo un messaggio.
Je suis dans un joli jardin à Rome, entourée d'orangers. Le ciel est gris, petit à petit les personnes désertent l'endroit et je me retrouve seule avec les pigeons.

Tornata a Bologna, mi prendo cura di una bambina che si chiama Vittoria. Traduco il suo nome in francese, victoire, e penso al significato. Per oggi, quello che ha vinto è una giornata con me, non so se sia una gioia però.
Le leggo la storia di « *Lupo e Lupetto* ». Lupo vive da solo e si gode con allegria la sua collina. Un giorno, arriva Lupetto che disturba la sua tranquillità. Pian piano Lupo si abitua a la sua presenza finché un giorno Lupetto sparisce.
Lupo è preoccupato e triste della scomparsa, lui che era tanto solitario.

*E poi, laggiù in fondo, apparve un puntolino,
ma un puntolino così piccolo che solo Lupo, dopo aver aspettato così tanto, poteva pensare che qualcosa si stesse avvicinando.
Il suo cuore batteva di gioia.
Era la prima volta.*

Si ritrovano.
Vittoria fa finta di essere rassicurata, ormai la conosce a memoria questa storia.

Dopo la processione religiosa della Madonna di San Luca, santa patrona della città, per qualche giorno viene scoperta una piccola statua del centro . È l'unico momento per vederla.

Soltanto alcuni coraggiosi affrontano le piogge torrenziali di maggio, attraversano Piazza Maggiore armati di ombrelli. Un musicista di strada suona il violoncello.

Pour quelques jours, fuir la pluie. Je descends le plus au Sud possible et arrive jusqu'au delta de Messina, devant moi s'allonge la Sicile et des bateaux font d'incessants allers-retours entre la Calabre et l'île. C'est un entre-deux mondes.

L'un ou l'autre, impossible de se décider, tout est comme arrêté, stagnant à la surface de l'eau qui paraît calme. Pourtant, les courants dans cette zone tuent régulièrement. Le mouvement d'étranges bateaux m'interpelle, on chasse le *pesce spada* ou espadon. Les chasseurs ont une embarcation en forme de L gigantesque. Un mât vertical au dessus duquel se trouve un guetteur à l'affût du poisson. Un mât horizontal au bout duquel se trouve le chasseur prêt à harponner la proie. Ils attendent patiemment d'attraper une femelle, ils font alors d'une pierre deux coups puisque le mâle la suit jusque dans la mort.

Et le mâle devint fou.

Il dit :

« Mon amour ne pleure pas, mon amour ne pleure pas, dis-moi que faire. » La femme répondit,

d'une voix affaiblie :

« Enfuis-toi, enfuis-toi, mon amour, ou ils te tueront. »

« Non, non, mon amour,

si tu meurs, je veux mourir avec toi,

si tu meurs, mon amour, je veux mourir. »

Domenico Modugno, « *U pisci spada* », 1954

De retour à Bologne la pluie n'a pas cessé, devant les fenêtres du salon les immenses tilleuls sont violentés par les rafales, ils se plient mais ne se rompent pas. Le bruit des gouttes d'eau projetées à grande vitesse sur les feuilles des arbres est impressionnant.

Un couple de personnes âgées se promènent dans un parc, s'arrêtent devant un groupe d'enfants en bas âge, s'attendent et repartent. Plus loin, ils s'arrêtent de nouveau devant deux adolescents sur un banc, conversent une ou deux minutes puis repartent de nouveau. Je décide de les suivre.

Je les retrouve à la sortie du jardin, observant les travaux en cours d'un chantier. Les mains dans le dos, ils commentent. En dialecte bolognais on les appelle « *Umarell* » c'est un terme qui désigne les personnes à la retraite qui, pour passer le temps, regardent les chantiers.

Per qualche giorno, scappo dalla pioggia. Scendo più a Sud possibile e arrivo fino allo stretto di Messina. Davanti a me si sdraia la Sicilia, navi si muovono incessantemente tra la Calabria e l'isola come fra due mondi. L'uno o l'altro, impossibile decidere. Tutto sembra fermo e stagnante sulla superficie dell'acqua apparentemente calma. Eppure, le correnti di questa zona uccidono spesso.

Il movimento di una nave strana mi incuriosisce. Danno la caccia al pesce spada : hanno un'imbarcazione in forma di L gigantesca. Sopra un albero verticale si trova un osservatore addetto all'avvistamento del pesce. All'estremità dell'albero orizzontale c'è il cacciatore pronto ad arpionare la preda. Aspettano con pazienza di prendere una femmina : sanno che, una volta catturata, il maschio la seguirà fino alla morte.

E lu masculu paria mpazzutu.

Ni dicia :

« Bedda mia, nu chianciri, bedda mia nu chianciri, dimmi tia c'aju fari. »

Rispunnia la fimminedda,

cu nu filu filu 'e vuci :

« Scappa, scappa, ammuri miu, ca si no t'accidinu. »

« Noni noni noni ammuri miu,

si tie mori, vogghju muriri insieme a tia,

si tie mori, ammuri miu vogghju muriri. »

Domenico Modugno, « *U pisci spada* », 1954

Tornata a Bologna, la pioggia non si è ancora fermata. Davanti alle finestre del soggiorno gli immensi tigli sono violentati dalle raffiche, si piegano ma restano interi. Il rumore delle gocce d'acqua proiettate a grande velocità sulle foglie degli alberi è impressionante.

Una coppia di anziani passeggia in un parco, si fermano di fronte ad un gruppo di bambini piccoli, si inteneriscono e ripartono. Più avanti si fermano di nuovo davanti a due adolescenti su una panchina e conversano con loro due minuti, poi ripartono di nuovo. Decido di seguirli.

Li ritrovo all'uscita del giardino, che osservano i lavori in corso di un cantiere. Mani dietro la schiena, commentano. In dialetto bolognese vengono chiamati « *Umarell* » : persone anziane, quasi sempre in pensione, che per passare il tempo osservano i cantieri.

Finalmente l'été tombe sur la ville, et avec lui la souffrance de la chaleur. Un soir, il est impossible de respirer, l'air chaud prend à la gorge, serre sans relâche. Il faut s'économiser, faire le moins d'effort possible afin de survivre; ne pas parler. Attendre que le souffle revienne.

Allongée dans un lit, mourante, Sophia Loren pour dernière volonté souhaite épouser Marcello Mastroianni avec qui elle entretient une relation depuis plus de 20 ans. *Un matrimonio all'italiana* peu conventionnel selon de Sica. Une fois mariés, Sophia se lève, guérie, et avoue la mascarade. Pour les hommes tout est permis, le personnage féminin se soulève contre cette injustice et compte bien faire changer sa situation d'illégitime à légitime.

Pour pallier la chaleur, deux solutions existent : le climatiseur ou prendre le train en direction d'une ville venteuse. Je choisis la deuxième option et me dirige vers Trieste, aux confins du pays. Pourtant une sensation d'étouffement me serre la poitrine, la situation géographique de la ville me perturbe, coincée entre la Slovénie et l'Adriatique. Le golfe de Trieste est un U où les montagnes tentent d'attraper de leurs doigts, la mer, n'y arrivant jamais, persévérant toujours. Ambiance de ville portuaire où l'on parle plusieurs langues, vidée pourtant de ses marins.

Le vent se lève, quelqu'un hurle que la tempête arrive et qu'il faut courir maintenant ou il sera trop tard pour se réfugier. Le ciel s'assombrit, faisant changer de couleur l'eau de la mer, au loin les nuages se déplacent, formant des ombres par dessus les montagnes et les habitations. Bientôt, ils s'approchent.

Je trouve refuge dans un *circolo* de personnes à la retraite, on y joue aux cartes tous les soirs, on y trouve toujours une âme bienveillante pour combler la solitude de la vieillesse.

Je voudrais y rester pour toujours, rassurée. Seulement la tempête est passée, juste au dessus de nos têtes et il n'y a plus rien à craindre. *Si elle arrive depuis la terre, il ne faut pas s'inquiéter, elle ne fait que passer, c'est si elle vient de la mer qu'il faut y penser* me dit le Président de l'association où j'ai trouvé refuge.

Sur l'horizon de la mer qui a retrouvé son calme, des mouettes se préparent à passer la nuit à la surface, le soleil tombe bientôt dans l'eau laissant derrière lui une infinité de rouges.

Finalmente l'estate cade sulla città e con lei la sofferenza del caldo. Una sera, è impossibile respirare, l'aria calda ci prende alla gola, stringe e non lascia la presa. Bisogna risparmiare, fare meno sforzo possibile per sopravvivere, non parlare. Aspettare che ritorni il respiro.

Sdraiata nel letto, morente, Sophia Loren, come ultima volontà, desidera sposare Marcello Mastroianni con il quale ha una relazione da più di 20 anni. *Un Matrimonio all'italiana* poco convenzionale secondo de Sica. Una volta sposati, Sophia si alza, guarita, e confessa la sceneggiata. Agli uomini è permesso tutto e il personaggio femminile si solleva contro quest'ingiustizia con l'intenzione di volgere la sua situazione illegittima in legittima.

Contro il caldo, esistono due soluzioni : l'aria condizionata o prendere il treno in direzione di una città ventosa. Scelgo la seconda e vado a Trieste, ai confini del paese. Tuttavia, una sensazione di soffocamento mi stringe il petto : la situazione geografica della città mi turba, chiusa fra la Slovenia e l'Adriatico. Il golfo di Trieste è una U. Le montagne provano ad acchiappare con le loro dita il mare : non ci riescono mai, eppure ci provano sempre. Città di mare dove si parlano molte lingue, svuotata però dai suoi marinai.

Ad un certo punto, siccome si alzava il vento, qualcuno si era messo a gridare che stava arrivando la tempesta, che bisognava correre altrimenti sarebbe stato troppo tardi per mettersi al riparo. Il cielo si scuriva, cambiando il colore del mare, lontano le nuvole si muovevano, formando delle ombre al di là delle montagne e delle abitazioni. Presto, si avvicinano!

Trovo rifugio in un circolo di pensionati. Giocano a carte tutte le sere, lì si trova sempre una dolce anima per colmare la solitudine della vecchiaia.

Vorrei starci per sempre, assicurata. Però la tempesta è passata sopra le nostre teste e non c'è più nulla da temere. *Se viene dalla terra non bisogna preoccuparsi, passa da sola. È quando viene dal mare che c'è rischio* mi dice il Presidente del circolo dove ho trovato rifugio.

L'orizzonte ha ritrovato la sua calma, i gabbiani si preparano a passare la notte sulla superficie del mare, il sole cade presto nell'acqua lasciando dietro di lui infinite sfumature di rosso.

Dans *Venezia la luna e tu* de Dino Risi, Bepi profite de son métier de gondolier pour faire la cour à différentes touristes qu'il promène dans la ville.

Nina, sa fiancée est jalouse à juste titre.

Bepi offre une robe rouge à cette dernière. Nina ne profite pas longtemps de la joie que lui procure ce cadeau, il a offert le même vêtement à une autre femme qui se pavane dans les rues de Venise. Furieuse, elle en fait voir de toutes les couleurs au gondolier.

Furtivement, je revois Venise.

Un homme sur un bateau de maçonnerie passe le long du canal et salue mon amie que je suis en train de prendre en photo devant une jolie façade, elle lève le bras et salue à son tour, j'immortalise le moment. En fin d'après-midi, des hommes nettoient à grandes eaux le sol du marché au poisson.

Dans la ville, une petite fille qui marche devant moi traîne des pieds.

Elle tient par la main sa mère qui porte une robe rouge. L'enfant elle, porte une robe aux couleurs rose, jaune et vert pastel. La palette générale du tableau qui s'offre à moi me frappe et me fait sourire, elles en font partie intégrante. *Sotto i portici* de Bologne qui les entoure de ses arches, le carrelage aux dessins symétriques forme un tapis qui se déroule devant elles.

Peu de film donnent une voix aux enfants, Vittorio de Sica se met à hauteur de leur point de vue dans *I bambini ci guardano*. À travers le regard d'un enfant, on assiste à la séparation de sa famille, sa mère ayant une relation avec un autre homme que son père. Un drame familial conté avec empathie et tendresse envers Pricò, le premier rôle du film.

Ce soir, je raconte à Ludovica un souvenir du Maroc, je lui parle de ces femmes qu'on appelle « Les pleureuses » et qui, hurlaient des lamentations lorsque quelqu'un venait à mourir. Elle m'apprend que Pasolini un jour, alla dans le sud de l'Italie, dans les Pouilles, et plus exactement dans le Salento afin de rencontrer ces femmes qui pleurent les morts. Il leur demande de pleurer pour sa caméra, elles lui répondent qu'on ne peut pleurer sans la mort d'un être. Cela porte malheur. Après insistance de sa part, elles acceptent finalement de se laisser filmer.

Quelque jours plus tard Pasolini disparaissait.

In *Venezia la luna e tu* di Dino Risi, Bepi, approfitta del suo mestiere di gondoliere per fare la corte a diverse turiste che porta in giro per la città.

Nina, la sua fidanzata è giustamente gelosa.

Bepi regala un vestito rosso a Nina. Non si gode per molto la gioia del regalo, ha regalato lo stesso vestito ad un'altra ragazza che passeggia per Venezia con quello. Arrabbiata, la fa pagare cara al gondoliere.

Furtivamente, rivedo Venezia.

Un uomo su una barca da cantiere attraversa il canale e saluta l'amica a cui stavo scattando una foto, davanti ad un bel palazzo. Lei alza il braccio e ricambia il saluto : immortalò quel momento. A fine pomeriggio, degli uomini puliscono con grandi getti d'acqua il pavimento del mercato del pesce.

Ritorno in città, una bambina cammina strisciando i piedi.

Mano nella mano con la madre vestita di rosso. La bimba, un vestito dai colori pastello : rosa, giallo e verde. La tavolozza generale della pittura che ho sotto gli occhi mi fa sorridere. Sotto i portici di Bologna che circondano la scena, i disegni simmetrici delle piastrelle formano un tappeto che si srotola davanti a loro.

In pochi film si sente la voce dei bambini. Vittorio de Sica adotta il loro punto di vista nei *Bambini ci guardano*. Attraverso lo sguardo di un bambino, vediamo la separazione della sua famiglia, e la relazione di sua madre con un altro uomo. Il dramma familiare di Pricò, personaggio principale del film, viene raccontato con empatia e tenerezza .

Stasera racconto a Ludovica un ricordo del Marocco, le parlo delle donne chiamate « Les pleureuses » che cantano di dolore quando qualcuno muore. Mi dice che Pasolini intraprese un viaggio nel Sud Italia, esattamente nel Salento, per incontrare le donne che laggiù piangevano i morti. Per poterne conservare una registrazione, chiese loro di piangere, ma queste risposero che non si poteva piangere senza la morte di qualcuno : portava sfortuna. Vista l'insistenza, però, accettarono di essere riprese.

Qualche giorno dopo, Pasolini scomparve.

Ludovica n'est pas certaine de l'exactitude de cette « anecdote », je lui réponds que ce n'est pas important, que l'important c'est de le savoir. L'inscription définitive d'une chose prononcée, dans le cycle des choses est fascinante. Elle ne disparaît plus.

J'attends mon dernier voyage avec l'impatience d'un enfant : Les Pouilles.

Des enfants jouent dans la pinède, à l'ombre du soleil brûlant. Les cris joyeux se mêlent aux chants des cigales.

Dans les villes, de nombreuses personnes d'un certain âge, s'éventent assis sur des bancs, regardant passer les badauds.

Lors de la procession de *Santa Cristina*, la sainte patronne de la ville de Gallipoli du haut des balcons on lance des confettis sur le cortège. Penchées à la fenêtre, deux femmes sont tantôt couvertes, tantôt découvertes par un immense rideau vert qui bouge au vent.

Dos à moi, face à la mer une silhouette féminine est assise sur un transat orange. Un bout de son chapeau à fleurs dépasse. Elle se lève, c'est un homme.

Devant le port de Otranto, deux femmes discutent une recette, derrière elles crient des enfants joyeux de faire des *tuffi* dans l'eau.

Aux milieux des rochers, un homme a capturé quelques *ricci di mare*, ils sont d'un noir bleuté. Une fois ouverts, leur ventre orange doit être goûté. Une femme me demande *Tu as un amoureux ? Manger un oursin c'est comme embrasser un garçon, il faut mettre la langue* me dit-elle, portant à sa bouche l'animal ouvert.

Une mer de parasols jaunes dansent au vent, un vendeur ambulant las de porter son chariot s'abandonne à une pause bien méritée. Un flamand rose gonflable, dépassant de son magasin tient compagnie aux tournesols de plage le temps d'un instant.

À Lecce, deux Soeurs se prennent la main sur les marches d'une église, elles partent ainsi, bras-dessus bras-dessous. Vont-elles rejoindre celles laissées à Rome sur un banc ?

La mia amica non è sicura di quell'« aneddoto », le rispondo che non fa niente, l'importante è saperlo. Una cosa detta si iscrive definitivamente nel ciclo delle cose, non sparisce più.

Aspetto il mio ultimo viaggio con la fretta di un bambino : La Puglia.

Dei bambini giocano nella pineta, all'ombra del sole che brucia. Allegre grida che si mischiano ai canti delle cicale.

In città, tante persone anziane si fanno vento sedute sulle panchine, guardando passare i curiosi.

Durante la processione di Santa Cristina, patrona di Gallipoli, dai balconi lanciano dei coriandoli sul corteo. Appoggiate alle finestre, due donne, ora coperte, ora scoperte da un'immensa tenda verde che si muove con il vento

Dandomi le spalle, di fronte al mare, una sagoma femminile è seduta su una sdraio arancione. Si intravede un po' del suo cappello a fiori. Si alza : è un uomo.

Davanti al porto di Otranto, due signore si scambiano una ricetta, dietro di loro gridano dei bambini, allegri di tuffarsi in acqua.

In mezzo alle rocce, un uomo ha catturato dei ricci di mare, color bluastro. Una volta aperti, la pancia arancione deve essere assaggiata. Una donna mi chiede *C'è l'hai il fidanzato ? Mangiare un riccio è come baciare un ragazzo, bisogna mettere la lingua* mi dice, portando alla bocca l'animale aperto.

Un mare di ombrelloni gialli ballano al vento, un venditore ambulante stanco di portare il suo carrello si abbandona ad una pausa più che meritata. Un fenicottero gonfiabile fuori da un negozietto per un istante fa compagnia ai girasoli piantati nella sabbia.

A Lecce, due suore si prendono per la mano sulle scale di una chiesa, vanno via così, a braccetto. Magari raggiungono le suore lasciate sulla panchina di Roma ?

Dans les ruelles du vieux centre ville de Bari, des femmes devant leurs habitations montrent aux touristes les gestes de leurs mains pour faire des *orecchiette*.

Un enfant à la peau noircie par le soleil regarde les mouvements de l'eau produit par ses pieds. Imperturbable, derrière lui passent des familles, des enfants courent et sautent, produisant des ondes plus grandes à la surface de l'eau. Une lumière bleue l'entoure, celle de la fin des vacances.

Sophia Loren dévale les rues de la ville, descend vers le port, solaire, elle est saluée par tous les hommes. Dans *Pane, amore e...* elle est la marchande de poisson la plus connue de Sorrento. Dino Risi peint de manière drôle et poignante, des portraits de femmes indépendantes. Son étal entouré de citrons elle arrose des huîtres fraîches avec de l'eau, plongeant sa main dans un seau et jetant énergiquement des gouttes sur celles-ci.

Du Sud vers le Nord.

Afin de dire au revoir à Bologna je décide de rester éveillée et d'arpenter ses rues jusqu'au lever du jour. Je regarde l'aube réveiller la ville quand une inconnue me dit : *Regarde, elle est à toi, il suffit juste de savoir ce que tu veux en faire.*

Nei vicoli del vecchio centro storico di Bari, delle donne davanti alle case fanno vedere ai turisti i gesti delle mani con cui si fanno le orecchiette.

Un bambino dalla pelle annerita dal sole osserva i movimenti dei suoi piedi dentro l'acqua. Rimane imperturbabile, dietro di lui passano delle famiglie, dei bambini corrono e saltano, creano delle onde sulla superficie dell'acqua. Una luce blu lo circonda : la fine dell'estate.

Sophia Loren corre giù per le strade della città. Scende verso il porto. Solare, tutti la salutano. In *Pane, amore, e...* è la pescivendola più famosa di Sorrento. Dino Risi ritrae in maniera divertente e struggente delle donne indipendenti. La sua bancarella è circondata di limoni. Bagna le ostriche fresche con l'acqua, immerge la mano in un secchio e getta energicamente delle gocce.

Da Sud verso Nord.

Per salutare Bologna decido di rimanere sveglia tutta la notte a vagare per le sue strade finché sorge il giorno. Guardo l'alba svegliare la città quando una sconosciuta mi dice : *Guarda : è tutta tua, basta sapere cosa ne vuoi fare.*

Merci

Grazie

Ludovica, Agnese, Daniele,
Mario, Livia, Flavia, Ja-
copo, Francesco, Marco,
Edoardo, Carolina, Elisa,
Lavinia, Michele, Antonio,
Roberta, Chiara, Filippo,
Jugerta, i miei colleghi di
lavoro, Federico, Frances-
ca, Alessandro, Federica,
Gregorio, Virginia, Giovanni
e tutte le loro famiglie che mi
hanno fatto sentire a casa.

